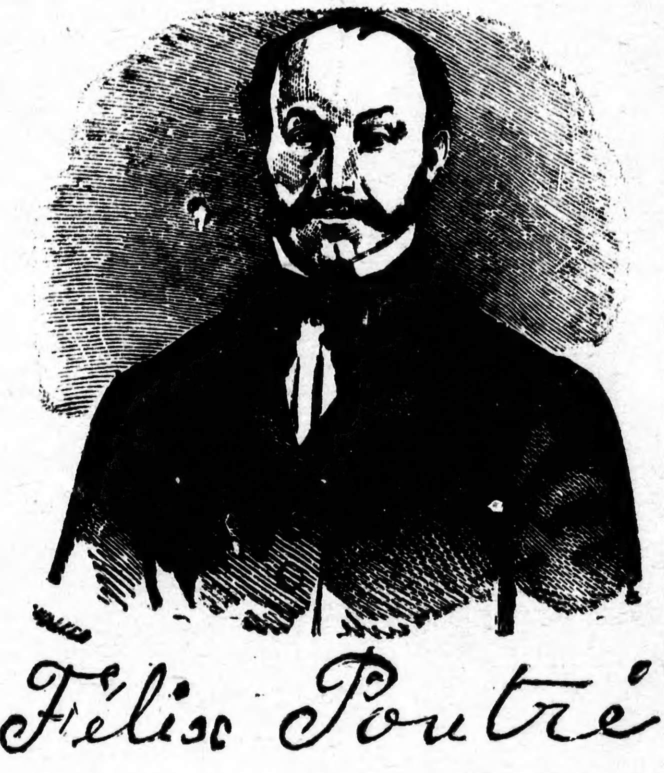

Félix Poutré

ÉCHAPPÉ DE LA POTENCE

SOUVENIRS

D'UN

PRISONNIER D'ETAT CANADIEN

EN 1838

TROISIEME EDITION, illustrée

MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE
256, rue Saint-Paul.

SOUVENIRS

D'UN

PRISONNIER D'ETAT CANADIEN

EN 1838

Je ne suis ni un lettré, ni un écrivain, ni un homme qui ait la moindre prétention à la facilité du style. J'ai longtemps hésité à publier ces souvenirs, d'abord parce qu'ils ont bien peu d'importance en eux-mêmes, et surtout parce que je ne pensais pas pouvoir leur donner une forme acceptable. Depuis longtemps, néanmoins, mes amis me sollicitent de les publier, et ceux mêmes que je pouvais compter parmi mes geôliers, ceux qui agissaient directement sous les ordres des autorités de 1838, m'y ont fortement engagé,

pour le seul plaisir d'amuser un peu le public aux dépens des officiels que j'avais si longtemps et si complètement trompés.

Comme je ne dois probablement la vie qu'à l'idée que j'ai eue de simuler la folie pendant plusieurs mois, rôle difficile dans lequel je n'ai pas failli un instant, on a cru que mon récit ne serait pas un des moins curieux épisodes de l'histoire des emprisonnements politiques.

Faire semblant d'être frappé d'épilepsie et de folie pendant quelques mois, produire la conviction que j'étais vraiment fou et chez les médecins de la prison, et chez les magistrats qui venaient de temps à autre interroger les prisonniers, et chez les geôliers, malgré leur contact de tous les instants avec moi, enfin chez les prisonniers eux-mêmes, et surtout chez quelques amis intimes qui étaient en prison avec moi, et dont un seul a eu la confidence de mon secret après avoir été trompé comme les autres; tout cela demandait plus de vigilance, d'observation de soi-même, d'empire sur sa volonté, d'esprit de combinaison, de *suite réfléchie* dans les actes qu'on ne le pense communément. Il me

fallait tous les jours inventer des moyens nouveaux d'exprimer ma folie; j'étais observé de près par les geôliers (on verra plus loin comment je me débarrassai du vieux médecin de la prison, le Dr Arnoldi); les autres prisonniers, quoique pleins de sympathie pour moi, n'auraient pas tous peut-être pu garder le secret, s'ils avaient soupçonné ou découvert ma ruse. Ainsi j'étais obligé d'être sur mes gardes à toute minute de la nuit et du jour, et tout en parlant très sensément quelquefois, j'avais soin de me livrer, dans les instants où l'on pouvait croire que j'avais réellement ma raison, à quelque acte exorbitant de folie qui déroutait tout le monde.

Quelquefois, j'étais doux comme un agneau, l'instant d'après j'aurais écharpé quiconque m'eût osé aborder. J'étais à cette époque d'une force peu ordinaire. Deux hommes me pesaient très peu au poignet, et je dois à ma force physique peut-être plus qu'à toute autre chose d'avoir créé invinciblement chez les geôliers et chez les autres prisonniers, la conviction que j'étais fou; car quand on voulut me maîtriser, dans les premiers jours, je me débarrassai si vigoureusement de ceux qui

me retenaient, et les fit tournoyer, pirouetter et culbuter avec si peu de ménagement, que le *fou* commença dès lors à leur inspirer le respect de la crainte.

— Il n'y a qu'un *fou* qui puisse nous faire sauter comme des gants, disait-on tout autour de moi.

Aussi ne surprendrai-je probablement personne en disant que la plus grande difficulté que j'éprouvais quand je voyais tous les yeux s'écarquiller autour de moi à la vue des actes de déraison que j'inventais, c'était de garder le sérieux imperturbable que je n'ai jamais rompu une seule fois.

Soutenir le rôle de fou est déjà une chose très difficile; mais voir tant de monde autour de soi hébété de surprise ou d'effroi à la vue de mes tours de force; voir surtout ceux que j'avais intérêt à tromper, les magistrats, le shérif, prendre pour argent comptant les bêtises sans nom que je faisais en leur présence, et ne jamais laisser apercevoir sur ma figure la plus légère indication de sourire, moi qui ai toujours été rieur, voilà sans contredit quelle a été la plus grande difficulté de ma position, et j'oserais dire ma plus grande

misère, car le rire me venait souvent malgré moi, et je n'y ai jamais cédé.

A l'époque des troubles de 1838, j'avais vingt et un ans. J'aidais mon père à faire les travaux de sa ferme; je m'intéressais beaucoup à la politique, lisais ardemment les journaux, regardais les prétendus *constitutionnels* d'alors comme des brigands, et croyais invinciblement en mon âme et conscience que la patriotique majorité de l'assemblée de 1836 avait noblement rempli son devoir. Inutile de dire que je suis resté le même homme, et que je n'ai pas, comme beaucoup d'autres l'ont fait, renié cette époque et jeté de la boue aux plus grands noms de notre histoire.

Personne alors ne se doutait, dans la population canadienne, qu'il y avait dans le gouvernement de lord Gosford des traîtres et des misérables, comme le procureur-général Ogden, par exemple, qui, dès 1836, conseillaient l'arbitraire et la rigueur afin de pousser le peuple à la résistance armée, et de pouvoir ainsi l'écraser et régner ensuite au moyen de la minorité victorieuse.

La résistance de 1837, où le droit absolu,

sinon la prudence et la prévision politiques, était avec nous, avait électrisé tous les cœurs canadiens, et comme nous avions à St-Jean, où je demeurais, des loyaux enragés qui ne parlaient que de pendre impitoyablement tout ce qui portait un nom canadien, nous avions le plus sincère désir du monde d'en écharper quelques-uns.

A St-Jean, comme ailleurs, on a remarqué que les Canadiens qui se vouaient corps et âme à la défense du gouvernement, mettaient en général plus d'acharnement dans leur hostilité contre leurs compatriotes que les Anglais eux-mêmes. Dans tous les pays, les transfuges sont invariablement plus violents vis-à-vis de leurs anciens amis, plus abjects vis-à-vis de leurs maîtres adoptifs que les adversaires naturels de leur race. Cela s'explique par le fait que le traître n'est tel que parce que la noblesse d'âme, l'élévation des sentiments n'existent pas chez lui. Un cœur généreux et bon n'a jamais battu dans la poitrine du traître, car cela impliquerait contradiction dans les termes. Voilà pourquoi les Canadiens transfuges de 1837 et 38 ont été presque tous lâches ou ignobles, car ils n'étaient

transfuges que parce qu'ils manquaient de patriotisme et d'honneur.

Quand on est assez dépourvu de sentiment et de cœur pour ne pas même garder la neutralité, mais pour se faire le délateur et le bourreau de ses concitoyens, on ne s'arrête jamais à mi-chemin dans la voie de la bassesse et du déshonneur.

Les vexations inutiles et souvent brutales de 1837 avaient laissé dans la population un levain d'exaspération facile à comprendre. Nous ne pouvions voir passer dans nos rues un de ces hommes à mine rébarbative ou farouche qui s'étaient faits les valets des chefs du *Doriç Club ;* qui étaient si arrogants avec nous et si rampants avec eux; qui jouaient du despote à St-Jean et dans les campagnes environnantes, et qui étaient si abjects de servilisme vis-à-vis des tories influents du temps; nous ne pouvions, dis-je, les voir passer dans nos rues sans un frémissement insurmontable de colère et de haine. Ces hommes n'avaient généralement aucune valeur personnelle. La peur seule ou l'appât du gain, des récompenses ou des honneurs les excitaient contre nous. Pas une idée gé-

néreuse chez eux; pas une vue élevée, pas une intention honorable, pas un projet utile! Ils s'étaient faits délateurs et *ne se sont jamais une seule fois élevés* au-dessus de ce rôle infâme.

Nous ne pouvions jamais découvrir sur leurs figures hostiles, trouver dans leurs expressions haineuses autre chose que le désir de nous humilier ou de nous tyranniser. Il va sans dire que nous leur rendions leur haine au centuple.

Il n'y a pour moi aucun doute que les vexations que nous faisaient éprouver nos propres compatriotes, que leurs efforts pour se faire bienvenir du gouvernement en nous faisant servir de marche-pied à leur ambition, de point de mire à leur servilisme, ont plus contribué que toute autre chose à entretenir la désaffection dans la population canadienne et à l'exaspérer contre le gouvernement.

Nous trouvions les Anglais dans leur rôle, et leur hostilité contre nous ne nous empêchait pas de les estimer; mais quand nous voyions des Canadiens sortir de leur rôle propre, qui était *au moins la neutralité*, et

jouer auprès des Anglais l'office dégoûtant d'espions de leurs anciens amis et de délateurs de leurs frères, alors le seul sentiment qui nous surgît au cœur était celui du mépris et de la vengeance.

Voilà à mon avis (et on peut juger de beaucoup d'autres par moi-même sur ce chapitre), voilà la plus grande cause peut-être du mouvement de 1838, auquel seul je pris part.

C'est en 1838 que j'arrivai à ma vingt et unième année. La politique était alors la préoccupation dominante de la population. Excités par les tracasseries et les constantes vexations des loyaux de l'intérieur, nous recevions toutes les semaines des nouvelles presque toujours exagérées des Etats-Unis, où, disait-on, les Drs Nelson et Côte organisaient une force armée considérable pour venir délivrer le pays. Un peu de réflexion alors nous eût vite convaincus que la *délivrance* ne pouvait s'opérer par ce moyen ; que l'occasion, beaucoup plus favorable en 1837, ayant été manquée, il devenait impossible, en 1838, d'obtenir aucun résultat sérieux, et que les sympathies individuelles aux Etats-

Unis devaient rester impuissantes devant notre propre isolement, notre manque absolu d'organisation, et les forces militaires considérables dont le gouvernement colonial pouvait disposer. Nous aurions dû penser aussi que les sympathiseurs ne pouvant, l'eussent-ils voulu, nous faire parvenir aucun secours important d'armes ou d'argent, ceux qui nous excitaient alors à la résistance, nous exposaient à n'arriver qu'à la boucherie, ce qui eut lieu en effet. Mais à cette époque, nous ne songions qu'aux petites tyrannies exercées contre nous; nous voulions humilier les loyaux; nous croyions à l'intervention possible du gouvernement américain; on nous persuadait qu'il finirait bien par s'en mêler, mais qu'il fallait commencer, se compromettre un peu pour qu'il se crût en droit de nous aider efficacement; tout cela nous paraissait plein de sagesse et de raison, et nous soupirions après le moment où nous pourrions enfin prendre, dans notre partie du pays, une éclatante revanche des malheurs de 1837.

Le 3 septembre 1838, travaillant avec une dizaine d'hommes sur la terre de mon père,

dans la paroisse de St-Jean, je vis venir à moi deux étrangers à travers les champs. L'un d'eux était le Dr Côte, de Napierville. Je le connaissais un peu, et il vint me donner la main, puis me présenta à son ami, le Dr Robert Nelson. Après l'échange de quelques paroles, je m'éloignai insensiblement avec eux du groupe d'hommes qui m'entourait, et quand nous fûmes hors de portée de la voix, le Dr Côte, s'adressant brusquement à moi, me dit: "Poutré, nous sommes en marche pour renverser le gouvernement; veux-tu nous joindre?" J'avais alors exactement vingt et un ans; j'étais fortement atteint d'anglophobie; je bouillais de colère depuis longtemps, non seulement à cause des excès inutiles commis cette année-là, mais j'avais surtout à cœur d'humilier nos loyaux de St-Jean, et surtout de leur rendre amères les mesquines tyrannies, les stupides vexations qu'ils n'avaient cessé d'exercer contre nous. Je les voyais passer devant mes yeux, la mine hautaine, l'air dédaigneux, l'expression satisfaite de notre humiliation, et je me disais en moi-même: "Ah! si je pouvais avoir mon tour, une bonne fois." D'ailleurs, je trouvais

le travail un peu dur; une petite révolution s'offrait à moi comme un excellent moyen d'avancement pour moi-même et la seule chance que j'eusse de marcher tête haute devant nos enragés loyaux. Je répondis donc à Côte:

— Cela me va. Ça entre parfaitement dans mes plans; la chaleur est forte dans les champs, et il me conviendrait beaucoup mieux d'être gouverneur du pays.

— Pas si vite, pas si vite, répliqua-t-il, tu n'es pas le seul à pourvoir.

— N'importe, marchons toujours, nous verrons après. Je n'en fais pas d'ailleurs une condition. Je me contenterai de moins que cela.

— Nous réussirons, cette fois-ci, reprit Côte.

— Cela serait assez à propos. Car, voyez-vous, les coups sont quelquefois pour nous.

— C'est justement parce que nous n'avons pas réussi l'année dernière, que l'expérience ne nous fera pas défaut. Tu comprends que nous savons aujourd'hui par où nous avons péché.

— Je vais vous le dire de suite, moi, par où

vous avez péché : c'est d'avoir envoyé les habitants se battre avec des fusils sans plaque. Comment diable voulez-vous que nous déplantions un Anglais avec un fusil qui ne vaut pas mieux qu'un bâton ? Si vous voulez qu'on se batte, nous sommes prêts. Ah ! vous en trouverez des hommes, allez ; mais au moins, donnez-nous des fusils, des canons, de la poudre pour les charger, et des balles pour faire sauter messieurs les loyaux. Avec tout cela, il en sautera des loyaux.

— Vous aurez des fusils, des canons, de la poudre et des balles. Nos mesures sont bien prises. Mais il faut aussi que vous nous aidiez un peu. Nous ne pouvons pas tout faire de l'autre côté des lignes. Nous ne sommes pas riches. Si vous voulez être délivrés, il faut que vous nous passiez des fonds pour acheter la plus grande quantité d'armes possible. Faites des souscriptions entre vous autres ! Organisez-vous par village, par concession ! Nommez des officiers, des collecteurs ; réunissez-vous souvent, cela tient les gens en haleine, et vous êtes au fait de ce qui se passe. D'ailleurs, nous vous tiendrons au courant, et il se passe, de l'autre côté des

lignes, bien des choses dont vous n'êtes pas suffisamment informés.

— Ah! ça, c'est vrai, nous ne sommes pas assez organisés. Il y a aussi parmi nous bien des gens qui sont en état de s'acheter un fusil; et il vaudrait mieux, en effet, que ceux-là s'en fournissent, afin qu'il y en ait davantage pour ceux qui ne peuvent pas en acheter.

Pendant que nous causions ainsi, le compagnon de Côte, le Dr Nelson, ne disait mot. Il était aussi sérieux qu'un portrait, et me regardait fixement. Je n'avais jamais vu un visage plus rébarbatif ni une mine aussi glaçante que celle-là.

A la fin, il me dit:

— Poutré, vous avez l'air d'un homme actif, intelligent, plein de bonne volonté, bon patriote, dévoué à la bonne cause; vous pouvez jouer un grand rôle, si vous voulez. Etes-vous prêt à tout?

— A tout.

— C'est une sérieuse affaire que nous entreprenons. Une fois parti, on ne peut plus reculer. C'est notre tête que nous jouons tous. Avant de vous jeter dans le mouve-

ment, réfléchissez; car, une fois lancé, il vous faudra, bon gré mal gré, aller au bout.

—Je ne suis pas homme à reculer, docteur. Mes réflexions sont faites; je veux délivrer mon pays et je vous suis.

—Pas encore, fit-il. Il y a trop à faire ici pour que nous nous privions des services que vous pouvez rendre. Deux choses sont pressantes avant tout:

1° Organiser des comités qui deviendront des compagnies plus tard.

2° Collecter des fonds pour acheter des armes.

—Voulez-vous vous dévouer à faire l'un et l'autre?

—C'est fait, repris-je.

—Eh bien, alors, nous allons vous assermenter, et vous vous mettrez de suite à l'œuvre.

Je prêtai en conséquence le serment suivant:

"Vous jurez d'employer votre énergie et votre courage pour chasser les Anglais du sol du Canada, et de ne vous arrêter que quand il n'en restera plus un seul dans ses limites."

Après cela, Côte me dit:

— Maintenant, Poutré, nous savons que nous pouvons compter sur vous. Prenez un Évangile, et courez les campagnes pour administrer le même serment aux Canadiens patriotes qui voudront se joindre à nous. En même temps, vous solliciterez quelques souscriptions dont le produit sera employé à l'achat des armes qu'il nous faut pour réussir ; car sans armes, nous ne pouvons bouger. Voulez-vous faire cela avec zèle et discrétion ?

— Je le promets, sur ma tête et sur mon honneur.

— C'est bien, bonjour, nous vous laissons à vos travaux, et commencez le plus tôt possible.

Ces deux messieurs me quittèrent alors, et moi je me sentis grandi d'un pied. Cette mission d'assermenter mes compatriotes, de collecter des fonds, de former des comités, me donnait à mes propres yeux une importance à laquelle je ne m'attendais pas. La situation prenait dans mon esprit des proportions considérables, je me voyais sous le coup d'une responsabilité qui, après tout, était sérieuse, et je résolus de me mettre immédiatement à l'œuvre.

Je n'ai pas besoin de dire que je dormis aussi peu que possible la nuit de ce jour-là.

Dès le lendemain, je me munis d'un Évangile et je parcourus les campagnes pour assermenter mes amis, et faire une collecte. J'assermentai en peu de temps au delà de 3,000 hommes, et quoique la collecte ne fût pas ce que j'avais espéré, elle produisait encore d'assez jolis résultats. Ce qui allait mal, c'était l'organisation des comités, parce que presque partout, les gens parlaient beaucoup, mais il n'y en avait pas un sur trente qui agissait. Toute proposition d'organisation était bien adoptée d'enthousiasme, mais jamais exécutée, et toutes les assemblées se passaient en vaines paroles.

Néanmoins le temps marchait, et les événements aussi. Nos renseignements des États-Unis indiquaient des préparatifs sur une grande échelle pour venir à notre secours. On nous parlait de dépôts d'armes, de munitions, de volontaires prêts à passer la frontière pour grossir nos rangs. On parlait même d'intervention du gouvernement aussitôt que nous aurions pu gagner le moindre avantage sérieux sur les troupes anglaises. Nous

nous bercions de ces idées, et nous regardions le succès comme très probable, puisque cette année, au moins, nous aurions des armes et des secours d'hommes et d'argent. Nous attendions donc avec une vive impatience le moment où nous pourrions manier les armes tant désirées et si longtemps promises.

Nous avions reçu ordre de nous tenir prêts à agir pour le commencement de novembre 1838. J'avais reçu le grade de capitaine d'une compagnie. J'étais tout feu, mais je ne pouvais me défendre d'une certaine inquiétude, quand je songeais que nous n'avions pas encore reçu un seul fusil ni un seul canon. On nous disait bien de ne pas être inquiets et qu'au moment où nous en aurions besoin, tout viendrait à point ; mais il me semblait que "venir à point" devait signifier plutôt avant la bataille qu'après.

Néanmoins, le 1er novembre, l'ordre de se rendre à Napierville ayant été donné, je m'y rendis avec ma compagnie, le 2 au soir : nous étions au moins 3,000 hommes dans le village. Les volontaires s'étaient retranchés à Odelltown. Nous fûmes informés qu'ils avaient fortifié l'église, et que c'était là qu'ils de-

vaient attendre notre attaque. Le cimetière, comme d'habitude, s'étendait autour de l'église, et était fermé par un mur de pierre que l'on n'avait pas eu le temps de créneler.

L'attaque d'Odelltown ayant été décidée, nous fîmes la revue de nos forces et de nos armes. Nous étions plus de 3,000 hommes et nous avions en tout 400 fusils de chasse, dont cent environ partaient, pour ainsi dire, quand cela leur plaisait. Et les armes des États-Unis venaient toujours, sans arriver jamais.

Le 6 novembre au soir, ordre est donné de nous tenir prêts à aller attaquer Odelltown de bonne heure le lendemain matin. Nous tenions donc enfin une bataille et nous allions rencontrer ces volontaires qui faisaient tant les bravaches quand ils avaient affaire aux femmes et aux enfants.

Un millier d'hommes furent commandés quoique nous n'en puissions armer que quatre cents ; mais il était entendu que ceux qui n'avaient pas d'armes s'empareraient des fusils à mesure que ceux qui en étaient pourvus tomberaient dans la mêlée.

En 1838, la campagne était loin d'être défrichée, autour d'Odelltown, comme elle l'est

aujourd'hui. Le bois n'était qu'à une très petite distance du cimetière. C'est le côté qui fut choisi pour l'attaque. En quelques minutes, nous franchîmes la distance qui séparait le bois du mur de clôture du cimetière, et à l'abri de ce mur, nous commençâmes un feu parfaitement nourri contre l'église, où les volontaires se tenaient. Ceux-ci avaient placé un canon près de l'église dans notre direction, mais il leur servit peu, car nous choisîmes un tireur de première force qui avait près de lui plusieurs fusils constamment chargés avec lesquels il abattait sûrement tous ceux qui se présentaient pour faire partir le canon. Après une heure ou deux de fusillade, qui n'eut que peu de résultat, la retraite sonna, et notre bande reprit le chemin de Napierville. Nous revînmes à la charge le lendemain matin pour arriver au même résultat. N'ayant pas de canon, nous ne pouvions attaquer sérieusement l'église ni essayer d'en déloger les volontaires. Après leur avoir tué quelques hommes et en avoir perdu des nôtres, nous renonçâmes à l'attaque et retournâmes passer la nuit à Napierville. Nous avions perdu, dans les deux ren-

contres, quarante-trois hommes, les volontaires, nous dit-on, environ une centaine, car nous tirions mieux qu'eux. Ce résultat ne menait évidemment à rien.

En retournant à Napierville, je parvins à me faufiler près du Dr Côte, et je lui demandai si nous n'allions pas avoir des armes et surtout des canons.

—Que voulez-vous que nous fassions, lui dis-je, sans canon, pour déloger cette canaille-là de l'église ? Si nous n'avons pas d'armes, mieux vaut tout abandonner ! Où sont les armes que vous nous avez promises ? Sans armes, vous savez bien que vous nous menez à la boucherie.

Quoiqu'il essayât de faire bonne contenance, je vis bien, à son expression embarrassée, qu'il n'avait rien de bon à m'apprendre. Il me parut cacher une idée qui l'obsédait et je ne lui trouvai pas le même air que d'habitude. Il me recommanda d'aller le voir à Napierville.

Je commençai alors seulement à me douter que quelque chose n'allait pas bien. Il me vint à l'esprit plusieurs circonstances que ma préoccupation d'une idée fixe m'avait

empêché de juger sainement. Plus je songeais à tout ce que j'avais vu et entendu depuis huit jours, plus je me disais en moi-même: " Il est clair que ces gens-là nous trompent et que nous n'aurons pas d'armes. Après tout, s'il était vrai que des dépôts d'armes existassent de l'autre côté des lignes, quoi de plus simple que de nous les donner quand nous étions à Odelltown, qui est presque sur la ligne? Y avait-il du bon sens à nous mener deux fois nous battre sans armes quand on prétendait en avoir des dépôts dans le voisinage? "

Il m'en coûtait de croire à une aussi atroce supercherie que celle d'assembler quelques milliers d'hommes sur la promesse de leur fournir de quoi se battre et de se moquer d'eux ensuite. Il y avait quelque chose de si infâme dans le fait de soulever une population pour la livrer ensuite aux vengeances du gouvernement, que je sentais le sang me monter à la tête quand je songeais à la possibilité de voir ce soupçon se réaliser. Je savais parfaitement qu'après ce que j'avais fait, après mes courses dans les campagnes, mes collections d'argent, mes assermentations, et

enfin ma présence dans les rangs des patriotes, en armes contre le gouvernement, je n'avais aucune grâce à attendre ni aucune indulgence à espérer. Je ne pouvais me faire à l'idée de m'être battu comme un sot pour des gens qui se moquaient de moi et de mes compatriotes. Je sentais ma gorge se serrer de colère à l'idée d'avoir été aussi impudemment berné. Je me dis donc : " Nous allons voir ce soir ce que l'on va nous dire. Il faut que ces bêtises finissent ! Aller nous battre contre des murs avec des balles ! nous y serons encore dans deux mois ! Si nous avions seulement deux petits canons, comme nous délogerions vite cette canaille de volontaires ! Et dire que depuis deux mois, on nous promet des armes ! et qu'au moment critique, il ne nous est pas encore venu un seul fusil ! Et tous ces hommes confiants et honnêtes qui sont là compromis par des fous ou des traîtres ! Car enfin, il n'y a pas de milieu ; s'ils ont des armes et qu'ils ne les fassent pas venir de suite, c'est une imbécillité qui n'a pas de nom ; s'ils n'en ont pas du tout, ces hommes-là nous trahissent donc depuis deux mois ! Et puis pourtant, si tel est le cas, com-

ment oseraient-ils rester avec nous? car enfin s'ils nous trahissent vraiment, ils doivent savoir que ni moi ni les autres ne sommes disposés à les laisser tranquillement se mettre à couvert pendant que nous sommes destinés peut-être à la potence par leur faute! S'ils nous avaient dit de suite: " Nous ne pouvons vous procurer des armes," personne n'aurait jamais songé à sortir de chez soi!

Nous rentrâmes à Napierville, le soir, plus découragés que fatigués. Obsédé comme je l'étais de craintes et de soupçons, je ne tardai pas à aller voir Côte. Je ne pus obtenir l'entrée. Vers neuf heures, j'y retournai. Même résultat. Cela devenait inexplicable. Il m'avait dit à moi-même d'aller le trouver. Enfin, à onze heures, je partis déterminé à passer sur le corps de dix hommes s'il le fallait pour arriver à lui. A ma grande surprise, j'entrai sans difficulté et Côte me dit:

—Mon cher Poutré, nous venons d'être informés que les troupes viennent dans la direction de Napierville. Elles sont encore à huit lieues d'ici; conséquemment elles arriveront après-demain matin sur les dix ou onze heures. On dit qu'elles forment un

corps de près de 5,000 hommes. Partez au jour demain matin, et rendez-vous à Lacolle où les armes doivent être arrivées maintenant. Il doit y avoir cinq mille fusils et des munitions. Prenez des voitures ; je vous donne carte blanche pour la dépense, et faites que le tout soit ici à midi au plus tard. Choisissez des hommes actifs et de bonne volonté pour vous aider et faites toute la diligence possible.

Si nous avions eu alors, tous tant que nous étions, notre froide raison, et j'oserais dire, notre simple bon sens, j'aurais dû, moi pour un, voir que tout cela était une moquerie et un mensonge, depuis le premier mot jusqu'au dernier. Dans l'état où étaient les chemins (on sait dans quel état ils sont toujours en novembre), ce n'était pas cent cinquante voitures qui pouvaient transporter cinq mille fusils et des munitions en proportion. Or, prétendre faire décharger d'un bateau les fusils et les munitions, les charger sur des voitures, *qu'il fallait commencer par trouver*, et les amener à Napierville pour midi, c'était tellement une impossibilité physique, qu'un pareil ordre ne pouvait venir que d'une tête

en désordre ou d'un homme qui voulait nous jouer jusqu'à la dernière minute.

Mais l'ordre était donné si sérieusement et avec tant de bonhomie apparente; maître Côte avait l'air si joyeux de pouvoir enfin nous annoncer que les armes tant désirées et tant promises étaient enfin là à notre portée; nous avions tant de désir de toucher enfin de bonnes armes au lieu de nos mauvais fusils de chasse qui n'avaient jamais tué que des perdrix ou des lièvres, et qui semblaient avoir peur de déplanter un Anglais, que nous accueillîmes la nouvelle avec des hourras sans fin, au lieu de nous appliquer à l'analyser, ce qui nous en eût de suite fait voir la fausseté.

Je me donnai bien garde d'attendre le jour, et je partis de suite pour Lacolle, déterminé à tout faire pour remplir ma mission à mon honneur. Chemin faisant, je m'arrêtai à chaque maison où j'espérais trouver un cheval ou une voiture, et j'ordonnai plutôt que je ne demandai aux gens de partir immédiatement pour aller chercher des armes à Lacolle.

Quelques-uns ne faisaient pas d'observation, mais la plupart craignaient de s'aventurer par un temps affreux et des chemins pires

encore. Plusieurs demandaient des prix réellement ridicules, et cette sorte de spéculation sur nos maigres fonds m'exaspérait. Je n'épargnai ni les remontrances, ni même les menaces ; mais peu de gens se mirent en route. Ils semblaient deviner instinctivement, ou que je me moquais d'eux, ou que l'on se moquait de moi en me faisant exécuter un pareil ordre à un pareil moment.

Arrivé à Lacolle, je me convainquis en moins de dix minutes que j'étais joué ainsi que tous mes amis et compatriotes de Napierville. Je ne répéterai pas ici l'effroyable juron qui m'échappa, quand la lumière jaillit enfin, évidente, irrésistible, dans mon esprit ; car on ne prononce un pareil mot qu'une fois dans sa vie, et d'ailleurs, aucune expression ne saurait rendre l'indignation brûlante qui faisait refluer tout mon sang au cerveau.

Et puis, le peu de voitures qui s'étaient mises en mouvement sur mes ordres, commencèrent à arriver. Je ne savais, en quelque sorte, où me fourrer, après avoir donné des ordres si péremptoires, accompagnés de tant d'insistance et de menaces, et me trouver là, devant tous ces pauvres gens qui me disaient

en toute franchise et sans se douter de rien : "Où chargeons-nous?" J'aurais voulu me voir à cent pieds sous terre.

Ils devinrent furieux, et avec toute raison, quand ils se virent, au plus petit jour, rendus à Lacolle pour ne rien trouver et revenir à vide. Mais moi, qui étais encore plus joué qu'eux, ma position était atroce, car ils me prenaient naturellement pour le vrai coupable de cette mauvaise farce. Ils ne parlaient de rien moins que de me mettre en morceaux. Néanmoins, j'étais si furieux moi-même qu'ils finirent par comprendre que ma colère était aussi franche que la leur, et après des explications interminables avec chacun d'eux, et quelques pièces de monnaie distribuées à propos, nous restâmes, je ne dirai pas bons amis, car leur voyage nocturne leur pesait au cœur, mais au moins dans des termes tels que je pus espérer de ne pas laisser mes os à Lacolle.

Mais si je les apaisai, je ne me calmai certes pas moi-même. Le tour était trop infâme. C'était donc vrai, nous avions eu affaire à deux traîtres, à deux misérables assez audacieux pour se moquer de sang-froid, jusqu'à

la dernière minute, de toute une population. Cette population se trouvait compromise par eux, compromise de gaieté de cœur, livrée désormais sans défense à la haine des tories et à la vengeance d'un Colborne. Je m'étais, moi, Félix Poutré, laissé berner pendant deux mois sans avoir eu même un soupçon de la sottise qu'on me faisait faire ! J'avais accepté, cru, avalé, avec une crédulité d'enfant, mille balivernes plus ridicules, plus ineptes les unes que les autres ! J'avais en un mot naïvement pris pour des vérités, des actes de patriotisme, tous les comptes bleus qu'il avait plu à ces deux émérites compères de me débiter ! J'avais tout cru, tout mangé, pour ainsi dire, comme si ces bêtises avaient eu même l'apparence du bon sens ! Je me réveillais comme d'un long rêve, et je me demandais si c'était bien à moi qu'une aussi affreuse mésaventure avait pu arriver.

Et puis qu'allait-il advenir de tout cela ? Qu'allions-nous faire ? Point d'armes ! Et les troupes qui arrivaient ! Pris entre deux feux ! Les troupes venant d'un côté, et de l'autre, les volontaires qui avaient clairement dû recevoir l'ordre de se concentrer sur Napier-

2

ville! Nous étions comme pris au filet!! Qu'allaient devenir tous mes pauvres amis, et leurs familles, et leurs propriétés, avec cette propension, nationale chez les Anglais, à tout brûler!! Combien d'entre nous seraient arrêtés, emprisonnés, fusillés ou pendus!! Toutes ces réflexions se pressaient maintenant dans mon esprit, et je me sentais, de fait, rendu à la raison. Je croyais revenir d'un vertige, et la vérité, le vrai côté des choses m'apparaissaient soudainement, se faisaient jour dans mon esprit, que l'absence de ces armes tant de fois promises illuminait enfin d'un jour nouveau.

Mais une chose me préoccupait surtout.

"Pourquoi, diable, me disais-je, m'avoir envoyé ici, sachant bien que c'était peine perdue?" Enfin l'explication se présenta d'elle-même et mit le comble à l'exaspération où j'étais. Je vis clairement que le seul but de cette mission était de m'éloigner momentanément pour permettre à Nelson et à Côte de s'évader plus facilement. C'étaient toujours deux yeux de moins.

J'eus comme une seconde vue, et il me sembla que je les voyais tous deux filer dis-

crètement du côté des lignes. On va voir bientôt que mon aveuglement passé avait fait place à l'intelligence complète de la situation. Cette idée de leur fuite, cette espèce de vision qui me traversa subitement l'esprit, m'arracha encore, à l'adresse des deux traîtres, une imprécation que je n'entends certes pas justifier, mais qui me paraît *honnêtement* excusable en un pareil moment. Je restais cloué à ma place depuis une demi-heure, en proie à toutes les réflexions que je viens de décrire; mais l'idée de la fuite de Nelson et de Côte me fit en quelque sorte rentrer en moi-même, et je me dis: "Allons! peut-être arriverai-je à temps!" Et je repris avec le pas de la rage le chemin de Napierville.

J'eus alors le temps de repasser de sang-froid dans mon esprit les faits des deux derniers mois; de peser avec mon bon sens, et non plus avec mes illusions de patriotisme fourvoyé, mes propres actes et ceux des autres; de réfléchir sur leurs conséquences infaillibles! J'envisageai sérieusement la position que, par notre étourderie et l'insigne mauvaise foi de deux hommes, nous avions faite au Bas-Canada. Il devenait clair qu'une

seconde insurrection serait réprimée avec plus de rigueur que la première ; je comprenais que nous avions commencé le mouvement de cette année-là avec moins de chances de succès que celui de 37, puisque le gouvernement était beaucoup mieux préparé ; je compris que nous étions sacrifiés, et plus j'y songeais, plus j'acquérais l'intime certitude que les coups et les vengeances seraient pour nous et non pour ceux qui en étaient la vraie cause.

En 37, il n'y avait pas 4,000 hommes de troupes dans la province ; en 38 il y en avait 15,000, et autant de volontaires organisés et parfaitement équipés. Je compris enfin que le bon sens me venait juste deux mois trop tard !

Rendu à la réflexion et à moi-même, en quelque sorte, ma conscience et ma raison reprenaient leur empire. Mes propres actes, mes folies, je pourrais dire, me revenaient à l'esprit. Une voix intérieure me disait "Poutré, qui est responsable des souscriptions que tu as sollicitées, des organisations de comités secrets que tu as dirigés ? Qui est responsable des trois mille assermentations

que, sans mission, sans droit, et en violation de la loi et de toute notion de justice et de bon sens, tu as faites dans ces campagnes-ci? Tu as soulevé plusieurs paroisses, tu as monté les gens contre le gouvernement sur l'espoir illusoire d'obtenir des secours et des armes; où en êtes-vous tous aujourd'hui? S'il y a du sang de répandu, des exécutions faites, n'as-tu pas ta grande part de responsabilité? N'es-tu pas un des grands coupables de la situation telle que vous l'avez faite par votre ridicule crédulité? N'y a-t-il pas longtemps que tu aurais dû voir que l'on se moquait de vous et que l'on spéculait sur votre ignorance? Combien de familles, peut-être, vont être plongées dans le deuil par ta faute! Combien de tes amis vont être ruinés, peut-être pour toujours! Peux-tu aujourd'hui réparer le tort que tu as fait à tant de monde?"

Ces réflexions et bien d'autres assiégeaient mon esprit.

En arrivant à Napierville, vers midi, je ne tardai pas à être entouré par les groupes nombreux qui remplissaient les rues. Je n'eus qu'un mot à leur jeter: "Pas d'armes, mes amis, pas d'armes! Trompés! sacrifiés!

Où sont-ils que je leur dise en face ce qu'ils sont?"

—Qui?

—Eh! Côte et Nelson, donc!

—Ah! Il paraît qu'ils sont partis!

—Malédiction! Je m'en doutais! J'arrive trop tard! Comment donc ai-je pu faire pour ne me douter de rien? Ah! ils ont mis leur peau en sûreté! Si j'avais été ici, misérables, vous ne seriez pas partis comme cela!

—Personne ne les a vus partir! On croit qu'ils ont dû filer avant le jour! On les cherche depuis le matin, mais puisqu'ils ne sont nulle part, c'est bien clair qu'on ne les reverra pas!

—Qu'est-ce que nous allons faire, Poutré? Les troupes seront ici demain matin.

—Que voulez-vous qu'on fasse contre 5,000 hommes, avec 400 mauvais fusils! Ah! fis-je avec rage, si nous en avions donc une fois, des fusils, de vrais fusils de soldats. Mais à quoi bon? Tout est fini, c'est bien clair! Débandons-nous et prenons chacun notre côté! Malheur à qui sera pris ici!

Chacun reprit donc tristement et en songeant à l'avenir le chemin de sa concession

et de sa maison. Je retournai, moi, directement chez mon père.

Les troupes entrèrent dans le village de Napierville vers onze heures le lendemain matin. Plus de deux cents patriotes, presque tous les habitants du village, furent faits prisonniers. Les troupes maltraitèrent indifféremment les patriotes et les loyaux, et ceux-ci furent pillés comme les autres. Plusieurs d'entre eux, qui voulurent se sauver, voyant que leur *fidélité* ne les mettait pas à couvert des brutalités des troupes, reçurent des coups de feu et furent blessés. Un patriote, du nom de François Chouinard, fut tué. Un autre, du nom de Charles Pouliot, autant que je puis me rappeler, qui se sauvait avec un enfant de quatre mois dans ses bras, fut aussi tué et l'enfant grièvement blessé. La femme de Chouinard a reçu quelques secours, mais l'enfant qu'elle supportait n'a jamais rien eu.

J'arrivai chez mon père le 9 au soir, tard. Quand je l'avais laissé, il y avait au plus huit jours, je ne pensais pas y revenir sitôt et sous de pareilles circonstances. A mon départ, je me voyais armé bientôt de pied en cap: épée au côté, pistolets à la ceinture et

bonne carabine au bras; et voilà qu'au bout de huit jours je rentrais, non seulement désenchanté et revenu de mes illusions, mais dans un danger imminent d'être arrêté et... qui sait?... peut-être pendu! car enfin, si je ne l'ai pas été, ça n'a pas été la faute de ceux qui étaient chargés d'exécuter les vengeances du gouvernement. Je ne leur fais certainement pas d'injustice en disant qu'ils ont eu la plus sincère envie de me voir danser sur autre chose que mes pieds.

Je passai une nuit fort peu tranquille, et le peu de sommeil que je pus prendre fut fréquemment interrompu par des soubresauts que me causait l'idée que quelqu'un mettait la main sur moi pour m'emmener. Je me levai vers deux heures et demie du matin, et descendis en bas, mais mon père avait encore moins dormi que moi, et fumait silencieusement près du poêle:

—Eh bien! me dit-il, après le plaisir vient la peine! Qu'est-ce que tu vas faire à présent?

—Je ne serais pas fâché de le savoir!

—Tu vas certainement être arrêté!

—Peut-être vont-ils se tenir tranquilles. Je n'ai pas tant fait, après tout!

—Comment, tu n'as pas tant fait! Mais y penses-tu? tu as organisé les comités, tu étais capitaine d'une compagnie, tu t'es battu à Odelltown, tu as couru les campagnes pendant six semaines avec une bible pour assermenter les patriotes; et tu dis que tu n'as pas tant fait! Ah bien! je te dis, moi, que tu en as fait bien plus qu'il n'en faut pour... tu comprends... et une larme coula lentement sur la joue pâlie du vieillard! Mais se reprenant de suite:

—Allons, allons, bonhomme! se dit-il à lui-même, pas de faiblesse, c'est la part des femmes, cela! plus l'adversité est forte, plus il faut regimber contre... Tiens, Félix, j'ai plus pensé que dormi, cette nuit, dit mon père. Il ne peut rien sortir de bon d'une folie comme celle-là. A de pareils jeux on risque toujours sa tête, et la tienne ne tient pas beaucoup à tes épaules, aujourd'hui! Ça, c'est sûr! Tu sais bien, d'ailleurs, que ce coquin de M... ne t'aime pas. Tu es sur sa liste à présent! La journée ne se passera pas sans qu'on vienne ici voir si tu y es! Si on te trouve, tu es un homme mort. C'est inutile de se flatter, c'est comme ça. Ainsi...

A ce moment, nous voyons entrer précipitamment un de mes amis du village, qui, avant de m'apercevoir, dit à mon père :

— Que Félix ne reste pas ici une minute ! parce qu'il va être arrêté. Puis, m'apercevant derrière mon père :

— Va-t-en, va-t-en tout de suite, me dit-il, M... vient de donner l'ordre de venir te chercher.

— Comment diable a-t-il su que j'étais déjà arrivé ?

— S'il ne l'a pas su, il s'en doute. Dans tous les cas, voici ce que je viens de voir et d'entendre. Je suis sorti à deux heures pour aller chercher le docteur pour Marie qui est malade, et en passant devant chez ce vieux misérable de M... j'ai vu sortir D...

— Ah ! le gueux ! fit mon père.

— Puis le bonhomme lui a dit en fermant la porte (je l'ai vu avec sa tuque rouge et ses gros yeux de chat-huant, comme je vous vois là) : " Tiens ! commence par Félix. S'il est chez son père, le vieux a le nez long et ne le gardera pas longtemps. Vas-y de suite ! Je ne veux pas le manquer celui-là ; car il y a un an que je le guette."



" J'ai bien compris qu'il s'agissait de toi, et j'ai piqué droit à travers les champs pour venir t'avertir. Si les chemins avaient été beaux, je ne serais peut-être pas arrivé à temps, parce que D.... a sa jument blonde; mais par les chemins qu'il fait, il doit encore être à une bonne demi-lieue. C'est donc à peu près vingt minutes qui te restent; ainsi, profites-en, tu vois que ça presse!

—Quoi! dit mon père, tu n'es pas arrêté chez le docteur; et si Marie est bien malade!

—Et si Félix est pris! Arrêter chez le docteur! C'était assez de retard pour tout perdre, s'il avait dormi un peu dur! Quand Marie saura pourquoi j'ai été si longtemps, elle me pardonnera bien. Allons, bonjour; car je suis pressé moi aussi. Mais tenez, père Poutré, j'ai tant couru, et il faut que je coure encore pour m'en retourner, qu'une petite *larme* ne me ferait pas de mal.

—Ah! pauvre enfant, dit mon père; et moi qui suis assez sot pour n'y pas penser! C'est bien certain! tu es hors d'état! Tiens, vois-tu, mon enfant, il y a des temps où l'on n'a pas la tête à soi, et je te prie bien de m'excuser, car ce n'est pas mon habitude de mal recevoir mes meilleurs amis.

— Ah ! ce n'est rien, père Poutré ; je sais bien que ce n'est pas le cœur qui manque.

Là-dessus, mon père se hâta de verser un bon verre de son vieux rhum à notre ami ; nous lui serrâmes tous deux cordialement la main pour le service rendu, et il reprit en courant le chemin du village.

Il faisait encore pleine nuit, je passai des bottes longues, pris un petit paquet de linge, me munis de ce qu'il me fallait pour faire du feu, et pris la route du bois.

Je n'avais pas fait cent pieds, que j'entendis le clapotement des pieds d'un cheval dans la boue. Il faisait très obscur, le temps était couvert, je ne courais donc aucun risque d'être vu. Je revins sur mes pas pour voir ce qui se passerait. J'allai me placer au pignon de la maison, près d'une porte vitrée qui ne servait presque jamais, et d'où je pus apercevoir maître D... avec sa figure de fouine et ses yeux de furet, chercher à percer les cloisons de son regard.

L'entretien était déjà commencé entre mon père et lui quand j'arrivai sur le perron.

...— Ce sont de bien malheureux temps, père Poutré.



— Oui, bien malheureux en effet, car les pauvres Canadiens vont avoir de mauvais quarts d'heure à passer.

— Pourquoi aussi se révolter contre le gouvernement ? Qu'est-ce qui les y pousse ? Il n'y a pas un pays au monde aussi heureux que celui-ci. N'est-ce pas, père Poutré ?

— Hum...

— Comment, vous ne trouvez pas le Canadien heureux de vivre sous notre bon gouvernement ?

— Ecoute, D... ne me fais pas parler ! je sais ce qui en est, moi. Je n'ai pas remué ! J'ai cru que c'était une folie ! je l'ai même dit aux jeunes gens ! malheureusement une fois le branle donné, rien n'a pu arrêter tous ces pauvres enfants-là ! Mais de ce que je dis qu'ils ont fait une folie, à dire que le gouvernement est *bon*, il y a loin. Je n'ai pas dit... qu'il fût mauvais, je ne dis rien à personne, mais avant de dire qu'il est bon, tu sais, mon cher, j'irai danser sur rien...

" Au reste, il ne s'agit pas de tout cela qu'est-ce qui t'amène ?

— Ainsi, père Poutré, vous pensez que le gouvernement n'est pas bon ?

Je vis l'œil de mon père s'allumer.

—Je ne dis rien, D... mais je te le répète, ne me fais pas parler, car on pourrait parler d'autre chose que du gouvernement. Dis-moi ce que tu viens faire ici.

—Ah! pas grand'chose: histoire de parler en passant. Je m'en vais à Lacadie porter des sommations, et voyant de la lumière ici, cela m'a fait arrêter. Vous avez été bien matinal aujourd'hui, père Poutré!

—Ah! vois-tu, le soleil est paresseux à cette saison-ci, et si nous nous levions aussi tard que lui, le battage ne marcherait guère.

—Avez-vous entendu parler des événements de Napierville? On dit qu'il y a eu bien des malheurs?

—Je n'en sais rien, dit sèchement mon père.

—Il paraît qu'il y a bien des prisonniers de faits.

—Tant pis!

—Pourquoi donc tant pis, est-ce que ces gens-là ne méritent pas d'être punis pour leur conduite?

—Si on punissait les vrais coupables au moins!

—Et qui sont les vrais coupables, père Poutré ?

Mon père se leva brusquement de sa chaise, et je voyais qu'il commençait à ne plus pouvoir se contenir. J'étais fort inquiet, car un homme comme D... tout misérable qu'il était, était une puissance à cette époque. D... le regardait fièrement !

—Les vrais coupables, reprit-il, ce sont ceux qui vendent et livrent leurs compatriotes, leurs frères...

—Mais de qui parlez-vous donc, père Poutré ? Qui est-ce qui livre ses frères ? Est-ce à moi que cela s'adresse ? Vous avez l'air fâché... Je ne dirais certes pas un mot contre un homme comme vous ; mais quand il s'agit de toute la canaille qui est allée se battre contre le gouvernement... il me semble qu'on peut bien lui dire son fait.

Il est probable que si D... avait pu soupçonner que mon père était instruit du motif de sa visite, il n'eût pas été si provoquant dans ses remarques ; mais comment s'imaginer qu'à pareille heure, ce motif avait été surpris et l'alarme donnée ?

Je voyais dans les yeux de mon père et

dans le regard qu'il lançait à D... qu'il était terriblement tenté de le faire pirouetter du côté de la rue, et sans la connaissance qu'il avait de sa mission, il l'eût fait sans aucun doute. Il lui dit donc en s'efforçant de prendre un air calme :

—Il n'est pas juste de traiter de *canaille* des gens qui n'ont été que trompés ; et je trouve cent fois plus méprisables ceux qui...

—Ceux qui les punissent ?

—Non, mais ceux qui les cherchent, dit mon père d'une voix étouffée de colère. Tiens, D... quand on voit, à pareille heure, un oiseau de mauvais augure comme toi, on sait ce que cela veut dire. Si tu t'imagines me tromper avec tes mines innocentes, tu te fais bien illusion. Je sais ce que tu viens faire aussi bien que toi, et ce qui me fâche, c'est que tu veux me tirer les vers du nez pour pouvoir en emmener deux au lieu d'un. Je te connais depuis longtemps, D...

—Eh bien, faisons notre devoir alors. Je voudrais bien que ce fût un autre que moi, continua-t-il, en reprenant sa mine hypocrite (car cet homme était l'hypocrisie incarnée), mais comme on m'a choisi, il faut bien que j'agi

—Pas d'hypocrisie, dit mon père, tu viens chercher Félix; eh bien! tu t'en retourneras comme tu es venu; il n'y est pas. Et si tu as peur en retournant, ce qui t'arrive souvent, chante: "J'ai trouvé le nid du lièvre," cela t'empêchera peut-être de frissonner au bruit des feuilles. A présent, va-t-en, car je ne suis plus disposé à endurer dans ma maison ta face de valet de volontaires! Ainsi, Félix n'y est pas, va-t-en.

—Père Poutré, voici un *warrant* qu'il faut que j'exécute; et comme M. M... est informé que Félix est ici, car il le sait, c'est inutile de le nier, père Poutré, je vais le chercher, car il faut que je le trouve.

—Eh bien, cherche, dit mon père.

—Vous feriez mieux de vous épargner ce désagrément, père Poutré! A quoi bon nier? Félix est arrivé ici hier. On sait ce qui se passe, allez! Pourquoi me forcer de faire le tour de la maison, et de regarder dans tous les coins?

Mon père prit le bras de D... le serra à le faire pâlir, et lui dit:

—Plus de paroles, entends-tu! Quand je te dis que Félix n'y est pas, c'est que c'est

vrai. Je ne suis pas de ton espèce, moi, pour mentir et me cacher après! Tu sais l'histoire de Charles B... Personne ne sait cela encore. eh bien, moi, je la sais! Ainsi marche droit, fais ton infâme métier, et va-t-en vite! Si j'étais de ton calibre, je te dénoncerais; mais je ne fais pas ce métier-là, moi. Tu finiras bien par tomber où tu envoies les autres, coquin! Ainsi fais ta recherche!

—Tenez, père Poutré, dit D... en prenant sa mine la plus douce, je sais que vous êtes incapable de mentir...

—Pas de flagorneries, c'est l'histoire de Charles B... qui me les vaut, et tu veux m'engager à ne rien dire... Ce ne sont ni tes bassesses ni tes hypocrisies qui me feront taire! Si je te ressemblais, tu ne serais pas ici aujourd'hui. Tu as un devoir à remplir, eh bien! fais-le vite et va-t-en.

—Si vous me donnez votre parole que Félix n'est pas ici, père Poutré, je m'en contenterai.

—Cherche, lâche! et laisse-moi tranquille avec tes avances! Je ne veux pas te devoir même l'apparence d'un ménagement.

D... gagna donc l'escalier pour monter

dans le haut de la maison, et lança un regard venimeux à mon père. Quant à moi, je m'étais un peu laissé emporter par la curiosité, et le jour commençant à poindre, on pouvait distinguer un homme à deux cents pas. Je restai donc blotti près de la porte, en cas qu'il me vît des fenêtres d'en haut. Quand il redescendit, je ne fis qu'un bond derrière les bâtiments qui me dérobaient à la vue, et je pris ma course du côté des *trente*.

J'arrivai au bois sans que personne m'eût aperçu. J'allai m'établir dans une cabane à sucre. Je me préparai une bonne cachette à quelque distance en faisant plusieurs tas de broussailles, mais je regrettai d'avoir oublié une hache. Je ramassai néanmoins des bois morts et fis un bon feu dans la cabane, puis je me mis à faire la seule chose que fait d'ordinaire un homme qui est obligé de se cacher: je songeai au passé, au présent, à l'avenir, à mon ancienne vie tranquille, à ma situation présente... combien cela pouvait durer... allais-je passer l'hiver dans cette cabane?... M'y découvrirait-on? Si cela arrivait, que ferait-on de moi?... Ne ferais-je pas mieux de passer de suite aux Etats-Unis?...

Puis mes désappointements, le manque d'armes, mon voyage inutile à Lacolle, la moquerie de Côte, tout cela me repassait dans l'esprit, et je me disais: " Ah! si je vais aux États, gare à toi, monsieur le général sauve qui peut!"

Avec tout cela, le temps ne passait pas vite, et on s'ennuie bientôt en se parlant à soi-même. Puis sur l'après-midi, je commençai à sentir que je mangerais bien quelque chose, et je compris que si j'avais emporté quelques vivres, cela eût rendu peut-être mes idées moins noires. Il n'y a pas grand'chose à manger dans le bois au milieu de novembre, et les perdrix et les lièvres ne vous tombent pas tout rôtis! Quand le jour commença à baisser, il me semblait que j'aurais fait entrer une sonde de dix pieds dans mon estomac.

Ah ça, me dis-je à moi-même, il faut toujours bien que je mange, bon gré mal gré. Si rien ne me vient, je vais aller à la maison, car dormir dans une cabane à sucre, c'est-à-dire rôtir d'un côté et geler de l'autre, ça n'est pas du luxe; et il n'y a rien, d'ailleurs, qui refroidisse le feu comme de ne pas man-

ger. Ah ! maudit D... si je te tenais, je t'en taillerais une *grillade !*

Je songeais donc à la manière dont je m'y prendrais pour obtenir des vivres avant la nuit, quand j'entendis un cri lointain m'arriver à travers les arbres. Je tressaillis et me trouvai sur mes pieds comme si j'avais été poussé par un ressort. Je courus hors de la cabane, mais ne pus rien voir, comme de raison. " Imbécile, me dis-je à moi-même, ce cri vient d'au moins six ou sept arpents, et tu t'imagines, en plein bois, apercevoir celui qui l'a fait ? "

Je rentrai donc dans ma cabane, ne sachant si je devais répondre. Il était probable, sans doute, que l'on me cherchait pour me donner à manger ; car mon père avait dû certainement penser au plus nécessaire. D'un autre côté, il n'était pas impossible non plus que ce fût D... ou quelque autre furet de son espèce qui fût à mes trousses ! Si tel était le cas, je ne devais pas rester dans la cabane, où l'on me trouverait infailliblement. Je sortis donc et me cachai derrière le tas de broussailles que j'avais fait le matin. De là je regardai à travers l'épaisseur du bois et je

crus entendre deux hommes se parler. Cela me fit réfléchir, car pourquoi mon père eût-il mis un autre homme dans le secret? Les voix se rapprochant, je m'enfonçai complètement sous les branches et j'attendis. Au bout de quelques instants, j'entendis distinctement quelqu'un parler de moi.

—Où diable peut-il être fourré? disait cet homme. Voilà plusieurs cabanes à sucre que nous ouvrons et il n'y a nulle trace d'homme. Il a dû pourtant... tiens en voilà une autre. Visitons-la toujours. J'étais à peine à cinquante pieds de la cabane; j'entendais parfaitement, mais je ne pouvais rien voir. En ouvrant la porte, la même voix dit: " Rien ici non plus." Mais tout à coup, j'entendis la voix de mon père qui dit à l'autre: "Ah! ah! on a fait du feu; la cendre est chaude, il n'est pas loin d'ici." Ils sortirent tous deux de la cabane et mon père dit: " Il n'est certainement pas loin d'ici, voilà une piste d'homme toute fraîche." Comme il achevait ces mots, je me levai subitement en faisant sauter en l'air les broussailles qui me couvraient, et je m'avançai vers eux.

—Joli nid pour un patriote, me dit mon

père, qui portait un petit coffre sous son bras. Je suppose que le patriote mangerait bien un Anglais par le temps qui court.

— J'en mangerais bien trois, répondis-je... j'ai une faim d'enfer.

— Il y a deux heures au moins qu'on te cherche. Tu es venu bien loin !

— Eh bien, puisque je me cache, autant vaut le faire bien tout de suite.

— Tiens, ne babillons pas et mange, me dit mon père en ouvrant son coffret, qui fit briller à mes yeux une magnifique brique de lard blanc de six doigts d'épaisseur, avec du pain, et une bouteille de *réconfortant*. La table fut bientôt mise et le dîner vite avalé. Pendant que je dévorais plutôt que je ne mangeais, mon père me dit :

— Je t'assure que j'ai arrangé cet animal de D... cette nuit.

— Je le sais bien, j'ai tout entendu.

— Quoi, tu n'étais pas parti !

— J'ai été m'écraser à la porte du pignon, et je l'avais en face ; j'entendais tout.

— Franchement je ne sais comment j'ai fait pour me dominer, et ne pas lui tordre le cou. Il me semblait que je le lui aurais tordu comme à un coq !

— J'étais réellement inquiet, tenez; car vous n'avez pas été prudent. Vous lui avez dit des choses qui pourraient tourner contre vous. C'est pourtant bien assez d'un dans le trouble !

— C'est vrai, c'est vrai, mais le moyen de rester de sang-froid quand vous avez un coquin de cette espèce qui cherche à vous compromettre ! J'ai su, vers midi, qu'on a déjà arrêté plusieurs patriotes. Je crois que tu es mieux ici que dans leurs pattes. Il paraît qu'il y a beaucoup de menaces de brûler les propriétés ; je ne serais pas surpris de voir quelque feux de joie à la mode anglaise prochainement.

— Pourvu que ce ne soit pas chez nous !

— Eh bien, si c'est chez nous, il faudra bien l'endurer. Mais tiens, cela me fait songer qu'il vaudrait peut-être tout autant prendre ses précautions. C'est bientôt fait, avec eux, une *brûlade !*

— C'est bon de prendre ses précautions, mon père, mais il est encore plus nécessaire d'être prudent dans ses paroles, et vous ne l'étiez pas beaucoup, cette nuit ! Pensez donc un peu... si vous étiez arrêté, et moi qui ne

pourrais me montrer... où en seriez-vous, où en serait toute la famille?

—Sois tranquille, j'y penserai à l'avenir, et je ne m'emporterai plus. Ah! coquin de D... va!

—Tenez, voyez-vous, si vous voyiez ce brigand-là passer ici, vous l'écharperiez.

—Ah oui, ça, c'est sûr; mais au village ou à la maison, je serai prudent et ne me fâcherai pas; ou si je le fais, je ne me fâcherai qu'en dedans. Sois tranquille.

"Sais-tu que tu as choisi la meilleure cabane et le meilleur coin pour te cacher, continua mon père. Tu vois d'assez loin; tu peux te jeter en deux sauts au bas de la côte, et prendre assez d'avance pour te moquer d'une balle; tu te fais des nids de broussailles où il faudrait un bon chien pour te découvrir; tu es aussi bien que les circonstances le permettent. Dorénavant, on ne te laissera plus crever de faim. Tu as des vivres là pour trois jours. Je ne puis venir souvent, cela éveillerait les soupçons.

"Nous allons retourner et Baptiste te rapportera ce soir des couvertures et une hache pour que tu puisses travailler à quelque chose

et te réchauffer sans faire le fainéant devant le feu. Tu vas probablement avoir le temps de bûcher une bonne provision d'hiver. Ainsi, amuse-toi, fais bien le guet, et pense à tes *blondes*.

" A propos, je pourrais bien aussi t'envoyer un fusil. Tu pourras tuer par-ci par-là une perdrix ou un lièvre, et ça te fera un dessert.

—Eh bien, adieu ! dis-je à mon père, en lui tendant la main, et s'il y a quelque chose d'extraordinaire, faites-moi le dire.

Je me retrouvai donc seul et dus, bon gré, mal gré, me remettre à *songer*. Vers neuf heures, autant que j'en pus juger, j'entendis un chant m'arriver à travers le bois. Comme ça ne pouvait être que Baptiste, je me dirigeai sur la voix, et lui pris une partie de son fardeau. Il me rapportait une peau de bœuf, un oreiller, mon fusil, une hache, une pipe et du tabac, du pain, un peu de linge de corps et quelques hardes ; enfin il avait la charge d'un homme et demi. Il m'apprit l'arrestation de quelques amis, les traitements que les volontaires leur faisaient subir, et leurs menaces d'incendier les maisons des patriotes.

— Tâche donc, dis-je à Baptiste, qu'il en passe un de temps en temps par ici ; ceux-là paieront pour les autres, j'en réponds. Nous nous dîmes bonsoir et il me laissa dans la solitude de la forêt.

J'avais souvent entendu parler du charme des bois, de la vie champêtre, du bonheur de l'isolement ; j'avais même lu quelques tirades là-dessus ; mais j'invite ceux qui écrivent ces fadaises à essayer, sur la fin d'un automne canadien, de la vie des bois, avec une cabane à sucre pour gîte et pour abri ; je pense qu'ils se guériraient vite de leur croyance à la poésie des grands bois et de la solitude qu'ils procurent.

Je restai seul quatre jours, et reçus alors une visite de mon père. On avait fait une recherche à la maison, et les chercheurs paraissaient croire que je n'étais pas loin. Il y avait déjà plus de deux cents arrestations de faites, et ceux que les volontaires traînaient en prison étaient littéralement traités un peu plus brutalement que des chiens.

— J'en ai pour longtemps, j'ai peur, dis-je à mon père.

— Cela se peut. Mais ne te décourage pas.

S'il n'y a pas moyens de t'éviter la prison, tu passeras aux États-Unis. Je suis si épié qu'il faut que je reste à la maison. Quand je reviendrai, tu me reconnaîtras en entendant frapper sur les arbres trois coups à intervalles égaux, répétés de temps en temps. Adieu.

Ces huit jours me parurent huit semaines, quoique j'eusse bûché presque assez de bois pour l'hivernement d'une famille. Rien ne me dérangeait, ma conversation étant en dedans.

Le huitième jour je me mis à écouter attentivement aussitôt que la brune commença; mais j'eus beau prêter l'oreille, je n'entendis rien. A neuf heures du soir, je rentrai dans ma cabane passablement découragé. Je savais que rien n'empêcherait mon père, s'il ne lui était rien arrivé, de venir à l'heure dite, ou au moins d'envoyer à sa place. Ce retard signifiait maladie très grave ou arrestation, il n'y avait pas de milieu. Je ne fermai pas l'œil de la nuit. Le lendemain, je n'eus pas le courage de me remettre au travail; j'avais comme un pressentiment d'un malheur. A midi, personne n'était encore venu; j'étais dévoré d'inquiétude, et je

réfléchissais si je ne risquerais pas le tout pour le tout, pour m'assurer s'il s'était passé quelque chose d'insolite à la maison. Vers quatre ou cinq heures, rien encore. Je me dirigeai instinctivement vers la lisière du bois qui correspondait à un coteau d'où l'on découvrait presqu'une lieue de pays. On voyait déjà les étoiles quand j'y arrivai, mais à mon horreur je vis devant moi, à la deuxième concession, trois constructions qui brûlaient, à d'assez grandes distances les unes des autres. Ce ne pouvait donc être de simples accidents. Le gouvernement avait donc commandé de sévir, et ne se contentant pas de la justice ordinaire, il en créait une à la guise des passions et de la colère de nos ennemis.

Cette manière de punir était aussi stupide que méchante. Quand les propriétaires étaient déjà en prison, pour être jugés par des tribunaux exceptionnels, c'était une atroce barbarie que de priver leurs familles de tout asile. Cela se faisait au moment des rudes hivers du Canada ! Rendre la femme et les enfants responsables de la faute du père, ce n'était plus de la punition, mais de la vengeance

Ces excès étaient indignes d'un grand peuple. La haine nationale, les rivalités locales de partis, y avaient plus de part, d'ailleurs, que tout autre sentiment. Le pays était alors gouverné par la faction dont le procureur général Ogden était le chef, et cette faction n'avait d'autre but que de tyranniser par tous les moyens possibles, sous prétexte de punition, tout ce qui était canadien.

La répression a été hors de toute proportion avec la faute.

Douze exécutions, et en moins de quatorze mois plus de quatre cents incendies allumés sur divers points du pays, par ordre des autorités, en sus des sentences illégales des cours martiales, en voilà pour faire apprécier à sa juste valeur, l'odieuse flagornerie de gens repus qui ont osé dire à l'Angleterre: "Vous êtes un gouvernement juste!"

Les troupes anglaises sont repoussées à St-Denis par l'inconcevable ineptie de leur colonel. Douze jours après elles reviennent, toute résistance a cessé, et on brûle un quart du village! Sur quelles indications? Celles des traîtres de l'endroit qui vengeaient leurs injures personnelles en indiquant les propri-

tés à brûler. Incendier dans la chaleur du combat, cela se conçoit, cela est souvent exigé par les circonstances, permis par les lois de la guerre ; il faut déloger l'ennemi, détruire les positions où il pourrait s'établir de nouveau. Mais revenir brûler de sang-froid quelques maisons parce que l'on a été battu, cela devient du pur brigandage ; c'est là une lâcheté que la pression seule, probablement, des haines provinciales, a pu faire commettre à une armée anglaise. Au reste, je sais que les officiers anglais déploraient souvent les excès qu'on leur faisait commettre ; je sais qu'ils avaient honte d'agir avec les volontaires, à cause de leur jactance et de leur brutalité vis-à-vis des femmes et des enfants, et du soin qu'ils avaient de s'abriter derrière les troupes quand ils le pouvaient. Nombre d'incendies n'ont été dus qu'aux délations de la canaille des grands villages, qui voulait piller. Nombre d'innocents ont été punis par suite des rancunes personnelles de toute cette classe de traîtres à laquelle le gouvernement donnait de l'importance, tout en la méprisant, afin d'obtenir le plus de délations possible.

Ces destructions de propriétés étaient si odieuse que dès 1847 on comprit qu'il fallait indemniser les gens que l'on avait ruinés de sang-froid et pour le simple plaisir de faire du mal. Le ministère Draper proposa une mesure d'indemnité, mais comme il exceptait de l'opération de la loi ceux qui avaient été comdamnés par les cours martiales, cours qui avaient été déclarées illégales en Angleterre même, le parti libéral s'opposa à la passation de la loi de M. Draper, et celui-ci, craignant d'être battu, laissa tomber sa mesure.

En 1849, le parti libéral, qui était revenu au pouvoir, reprit le projet de M. Draper. Les élections de 1848 avaient en grande partie roulé sur la mesure de l'indemnité. Le pays la demandait et le parti libéral s'épuisa en reproches contre M. Draper et ses collègues, *qui avaient fait des exceptions*. A l'avènement de M. Lafontaine tout le pays crut enfin que justice serait faite et les malheureux que l'on avait ruinés espérèrent de meilleurs jours. Mais ils comptaient sans les intrigues ministérielles et les lâchetés de parti.

Après dix mois d'attente, dix mois de sou-

rires et de promesses de la part du gouvernement *libéral*; après de nombreuses assemblées publiques dans lesquelles les libéraux avaient blâmé sans merci le ministère Draper des exceptions qu'il avait faites (chose toute naturelle, disait-on, c'était un ministère tory qui ne pouvait avoir aucune sympathie réelle pour les Canadiens), la session arrive et la mesure d'idemnité est la première introduite. La bataille s'engage.

M. Blake, alors soliciteur général, fait un magnifique discours de cinq heures au soutien de la mesure : il déploie contre le torysme la plus terrible puissance d'invective; il foudroie sir Allan McNab de son éloquence et l'écrase de ses sarcasmes; il affirme en plein parlement que les vrais rebelles à la loi et à l'autorité ce sont les tories et non les condamnés de 1837... puis, tout à coup, toute cette éloquence n'est plus qu'un boulet perdu, une bombe qui a éclaté en l'air. La faction tory, qui avait épuisé sa rage sur un homme de paille qu'elle avait brûlé dans les rues, finit par *faire peur* à M. Lafontaine; M. Boulton fait adopter, par le ministère, ses amendements d'abord rejetés, et le tout se termine

par une mesure *moins libérale* que celle qui avait été proposée par le ministère Draper.

Le ministère *libéral* avait augmenté le nombre des exceptions faites par le ministère tory, au lieu de le diminuer! Ces libéraux qui devaient être si sympathiques aux souffrances de leurs compatriotes ruinés sans merci, donnaient moins que M. Draper. Ils avaient forcé celui-ci de retirer sa mesure parce qu'elle ne donnait pas assez, et ils donnaient moins encore! Le parti libéral avait opposé la loi de M. Draper parce qu'elle sanctionnait de fait, au moyen des exceptions qu'elle contenait, les décisions des cours martiales, et la loi votée par le parti libéral faisait exactement la même chose! et plus encore, puisqu'elle exceptait de l'opération de la loi ceux qui avaient été transportés à la Bermude, ce que la loi de M. Draper ne faisait pas! Ainsi, après tant de belles paroles aux hustings, après tant d'assemblées dans lesquelles on avait si énergiquement dénoncé le ministère Draper, après tant de protestations et de promesses, on octroyait au pays une loi qui lui faisait regretter celle du ministère Draper! Jactance et promesses bril-

lantes avant d'être ministre; faiblesse et nullité une fois au port!! Comme tous les ministères *libéraux* du Canada se sont fidèlement copiés les uns les autres!

Mais la masse des *ayants droit* à une indemnité allait-elle au moins être indemnisée avec justice? Allait-on les payer honnêtement? voilà ce que le pays se demandait, voilà ce qu'il était en quelque sorte sûr d'obtenir avec un ministère *libéral* qui avait tant attaqué le ministère Draper que l'on appelait *tory!* Eh bien, là encore, un désappointement cruel, poignant, attendait les intéressés. Non seulement la loi faisait des distinctions odieuses, mais, dans le mode de paiement, elle commettait une infamie à laquelle, *nous, intéressés*, nous avons refusé de croire jusqu'au dernier moment. Au lieu de statuer que les gens que l'on avait méchamment et sottement ruinés seraient au moins payés intégralement, elle contenait cette disposition si complètement dénuée du plus simple bon sens, les intéressés seraient payés avec des débentures!

Quel devait être l'effet de cette inepte disposition?

On avait pourtant devant les yeux un exemple bien frappant. Les débentures émises alors pour venir au secours des incendiés de Québec étaient à courte échéance, comparativement, et elles étaient à 20 % d'escompte. On avait émané, en 1848, des débentures à un an seulement de date pour les besoins immédiats du gouvernement, et ces débentures étaient de 5 % d'escompte. Or la loi statuait que l'on paierait les victimes des brutalités des volontaires avec des débentures à vingt ans d'échéance, portant 6 % d'intérêt !! Les libéraux, *nos amis, nos protecteurs*, n'avaient refusé la mesure Draper que pour nous en donner une *bien pire encore !*

Aujourd'hui, l'oubli a passé sur tout cela. Aujourd'hui ceux qui nous ont trahis alors remplissent les plus hautes charges du pays, vivent sur un passé qu'ils regardent comme bien glorieux, et que nous, leurs victimes, nous regardons comme bien odieux et bien coupable. Toute cette indemnité, dont on a fait tant de bruit, qui en a profité? Ceux à qui elle était destinée? Pas le moins du monde, au moins pour le plus grand nombre d'entre eux! Ceux qui en ont profité, ce sont

les spéculateurs, les usuriers; ceux qui, quand il y a un sou à arracher à un pauvre, sont toujours là prêts à le prendre, non pas en le volant directement, je l'admets, mais en l'obtenant par des mensonges, de fausses représentations sur sa vraie valeur, en l'arrachant sous de faux prétextes; ceux en un mot que l'on qualifie si justement de *mangeurs de chrétiens !*

DES DÉBENTURES PAYABLES DANS 20 ANS! et presque tous ceux que l'on voulait indemniser *étaient des pauvres* qui attendaient après cet argent pour se rebâtir une chaumière, ou même pour se procurer à eux et à leurs familles le pain qui leur manquait depuis longtemps! La grande majorité des réclamations étaient de cinquante louis! Cela représentait trois louis ou moins de revenu. Y avait-il la plus légère apparence de bon sens dans la prétention que ces gens ne vendraient pas leurs débentures et se contenteraient d'en percevoir l'intérêt du gouvernement? Etait-ce la peine de se déranger pour aller chercher 6, 9 ou 12 piastres d'intérêt? Qu'est-ce que cette misère pouvait produire de soulagement dans une famille? On avait alors

l'audace de prétendre que l'on voulait soulager les pauvres, et c'étaient précisément les pauvres que l'on maltraitait par ce système !

Un homme qui avait droit à £500 recevait £30 d'intérêt du gouvernement. Cela faisait au moins un revenu appréciable ; et une débenture de £500 avait une valeur réalisable, représentant à peu de chose près sa valeur nominale. On avait une assez bonne chance de la vendre au pair, ou à un faible escompte, parce que cela valait la peine d'être acheté, ou *d'être conservé si on ne trouvait pas son prix.* Mais une débenture de £100, de £50, qu'est-ce cela valait ? A peine 50 % de sa valeur nominale ! Cela a été dit alors, représenté à satiété par les membres et les journaux de l'opposition. On ne les a pas écoutés et on a passé outre, faisant la sourde oreille au bon sens comme on avait manqué à sa parole, à la foi jurée, quand, après avoir si fortement blâmé le ministère Draper, on faisait pis que lui ! La conséquence des lâchetés de 49 a été que beaucoup de débentures, *celles des pauvres*, ont été achetées à 70 % d'escompte ! Ceux qui avaient

réellement besoin d'être indemnisés n'ont rien eu ou à peu près ; ceux qui ont profité de la mesure ont été précisément ceux pour lesquels elle n'avait pas été faite !

Les £100,000 votés alors ont à peine produit £30,000 aux victimes, mais les *mangeurs de chrétiens* se sont enrichis ! Le gouvernement paie donc aujourd'hui environ 20 % sur la somme qu'il a réellement versée aux malheureux de 37 et 38. Car les £6,000 environ d'intérêts qu'il paie aux détenteurs actuels des débentures ne représentent, *quant aux victimes des troubles*, que les £30,000 que celles-ci ont reçus. Sous prétexte d'indemniser des malheureux, on a donc fait un splendide présent de £60,000 environ aux spéculateurs sur le pain du pauvre !

Voilà comme on s'est moqué du bon sens, et de ses devoirs, et de la foi jurée, et de la justice, et des malheureux, et du public !

Le gouvernement, de l'aveu de tous les journaux ministériels et de l'opposition d'alors, pouvait emporter une mesure complète et juste. Mais on a voulu flatter le parti tory et lui céder quelque chose, afin de le pacifier. Voilà pourquoi on a fait l'exception relative

aux exilés de la Bermude, qui a conduit à cette autre exception plus odieuse encore, de payer le Dr Nelson, quoique l'un *des exilés* de la Bermude, en récompense de ses odieuses calomnies contre M. Papineau; et de ne rien donner aux autres! Voilà pourquoi on a sanctionné les décisions des cours martiales! Et ces faiblesses, ce manque absolu d'énergie et de calcul, ont abouti à quoi? A l'incendie du parlement *parce que l'on donnait encore trop!*

Voilà ce que l'on a gagné à flatter ses ennemis, à faire céder son devoir à ses intérêts de partisan.

Si on veut prétendre que tel n'était pas l'objet du ministère à cette époque, on pourrait se convaincre de la vérité de l'accusation que je porte ici contre les libéraux du temps, par la lecture d'un discours de M. Gugy dans la séance de la chambre du 27 février 1849, dont voici un extrait:

"Les ministres en adoptant cet amendement (celui de M. Boulton),—au moins, c'est ainsi que je vois la chose,—ont déclaré qu'ils prenaient pour *bonnes et valables* toutes les décisions des cours martiales. Avec une déci-

sion pareille, il est bien clair que le ministère a fait un pas, je dirai même *vingt pas*, vers nous; qu'il a voulu *en effet se rapprocher* du parti tory, en déclarant que tous ceux qui avaient été condamnés par la cour martiale ne recevraient aucune partie de la compensation voulue par la chambre. N'est-ce pas là déclarer que ceux qui étaient condamnés par les cours martiales étaient coupables? Et maintenant, comme, pour nous, ces cours martiales avaient en effet droit de juridiction en cette matière, nous devons nous ranger avec le ministère, qui admet cette opinion comme vraie.

"Pourquoi le ministère ne s'est-il pas opposé à l'amendement présenté à ses résolutions par l'hon. membre pour le comté de Norfolk (M. Boulton), à cet amendement par lequel on blâme, on *flétrit* des gens qui *se sont sacrifiés eux-mêmes*, qui se sont dévoués pour le salut et le bonheur de leurs compatriotes (les exilés de la Bermude)?

"ENCORE UN COURT ESPACE DE TEMPS ET VOS CONCITOYENS VOUS FERONT MONTER LA HONTE AU FRONT AU SOUVENIR D'UNE PAREILLE LACHETÉ!

" Ce n'est pas à moi qu'on pourra faire le reproche d'avoir sacrifié personne en cette occasion; on comprendra que je ne fais qu'être consistant avec mes principes. Mais il y a des gens auxquels on pourra avec toute raison faire ce reproche qu'ils ont *consenti à sacrifier* ceux de leurs compatriotes qui ont pris part à la rébellion, il est vrai, mais qui ont expié leur mauvaise conduite, leurs actes imprudents, par un long exil et des confiscations qui entraînaient le deuil et l'indigence pour leurs familles.

" Pour moi, si j'avais été pour quelque chose dans cette affaire, j'aurais préféré aujourd'hui partager leur honte que d'enregistrer ici, comme vous le faites, un vote qui aura l'effet de *valider les jugements de la cour exceptionnelle* qui les a condamnés. Je suis heureux de dire *que leur condamnation par cette chambre* n'est pas un acte dont je sois aucunement responsable! C'est un acte dont je vois *avec plaisir* que *le ministère lui-même* a bien voulu prendre la responsabilité! C'est donc un acte *qui me rapproche de lui*, ou plutôt qui LE RAPPROCHE BEAUCOUP DE NOUS! Je voterai donc avec le ministère parce que, par

son vote, *il concourt avec nous* pour reconnaître que les cours martiales étaient des cours légitimement constituées. "

Voilà donc un tory de vieille roche qui félicite le ministère libéral d'alors de sacrifier les droits de ses compatriotes ! qui se félicite lui-même de ce que les ministres *se rapprochent* des tories, et qui, dit-il, ne peut se refuser à voter des deux mains avec un ministère qui commet la lâcheté de sacrifier les droits des Canadiens !

Cette leçon même ne fut pas comprise !

Quand nous voyions le ministère recevoir des leçons de libéralisme de M. Papineau, cela ne surprenait personne, chacun étant dans son rôle. Mais voir un ministère *libéral* recevoir des leçons de libéralisme de M. Gugy ! cela nous fit comprendre, à la campagne, combien les libéraux étaient *déchus*, combien ils reniaient leur passé ! Pour que Béelzébuth applaudît les bons anges, il devenait clair qu'ils avaient perdu leurs ailes ! Le fait est que les libéraux donnaient le baiser de paix au torysme en la personne de M. Gugy ! Celui-ci n'approuvait certes pas ce que M. Papineau voulait ! Co baiser de paix portait

ses fruits un peu plus tard, quand les libéraux s'alliaient avec sir Allan McNab, l'idole des incendiaires de 49 !

Depuis ce temps, nous avons vu les libéraux graviter sans cesse vers le torysme, et rompre de plus en plus avec les traditions qui formaient autrefois la base de la foi politique du peuple. Autrefois, la qualité distinctive de nos chefs était le désintéressement personnel ; aujourd'hui l'égoïsme, l'ambition, le besoin de rester ministre sont tels que le mensonge, la corruption et dans une très célèbre occasion, la moquerie du serment d'office, sont devenus les meilleurs moyens de conserver ses charges. Autrefois, le mobile des hommes au timon des affaires était l'honneur, aujourd'hui c'est l'intérêt qui se résume invariablement dans la sordide cupidité de ses membres.

Autrefois, pour devenir chef politique du Bas-Canada, il fallait avoir acquis les plus hautes qualités intellectuelles et morales ; aujourd'hui, pour rester ministre, on dirait, en vérité, qu'il ne s'agit plus que de les perdre ou de ne les avoir jamais possédées, et même alors, on ne s'en croit pas moins, pour cela, du bois dont on fait les ministres.

On voudra bien me pardonner cette digression en faveur de l'importance du sujet.

Le lecteur se rappelle que j'ai laissé mon récit au moment où je voyais, de la lisière du bois, brûler diverses constructions dans la campagne.

Je retournai à ma cabane irrésolu et complètement découragé. Ces vengeances ne m'annonçaient rien de bon pour moi-même. Il me faudrait donc passer aux Etats-Unis, car pour hiverner dans le bois, je n'y songeais plus ; j'en avais assez du langage des arbres !

Il y avait longtemps que je réfléchissais sur ma position, quand j'entendis au loin les trois coups promis. Je courus du côté d'où ils venaient, et au bout de quelques instants, je me trouvai face à face avec un de mes amis.

—Et mon père? lui dis-je...

—Il m'envoie à sa place. Il est surveillé de près, et on lui a signifié aujourd'hui que s'il ne disait pas le lieu de ta retraite, ses propriétés seraient brûlées. Cette exigence l'a fâché. Il a dit au colonel qu'il n'était pas homme à livrer son propre enfant quand même il saurait où le trouver, et que si on voulait brûler, il ne demandait qu'une demi-

heure d'avis. Le colonel a trouvé cela insolent; ton père lui a dit que tous les colonels de la terre ne lui feraient pas faire une chose déshonorante, et le colonel lui dit qu'il enverrait brûler ses propriétés demain.

"Ton père te fait dire de t'en aller aux Etats-Unis. Tu as assez d'argent avec toi; si ses propriétés sont brûlées, il dit qu'il pourra les rebâtir avec ses épargnes, et il te supplie de ne pas t'inquiéter de lui.

—Brave père, je ne te laisserai pas ruiner comme cela, répondis-je.

"Partons de suite, je m'en retourne avec toi.

—Mais tu vas être pris...

—Sans doute. Mais puisque c'est moi qui ai fait la folie, je ne laisserai pas mon père en supporter les conséquences, je vais me livrer.

Je partis donc malgré les représentations de mon ami, et nous arrivâmes à la maison vers onze heures du soir.

Mon père était seul, fumant la pipe devant le poêle. En me voyant, il devint d'une pâleur mortelle.

—Toi, Félix, et pourquoi viens-tu?

—Mon père, je ne me pardonnerais jamais l'incendie de vos propriétés. C'est moi qui ai

tiré le vin, c'est à moi de le boire. Vous voir ruiner à votre âge ! Ah ! ce n'est pas moi qui permettrai cela ! Puisqu'ils administrent le pays comme des sauvages, il n'est plus possible aux hommes de cœur de rester cachés. Vous n'avez pas approuvé le mouvement, il serait trop injuste que le châtiment retombât sur vous.

—Félix, me dit mon père, des maisons et des granges se rebâtissent, mais une vie d'homme, c'est fini ! Un dommage se répare, une tête tombe pour toujours. Epargne aux vieux jours de ton père la plus grande douleur qui puisse maintenant tomber sur lui. Il est encore temps, sauve-toi et passe les lignes.

—Mon père, je ne cours aucun risque en me livrant, car, quelque chose qui arrive, je m'en tirerai. Je vais donc d'abord sauver vos propriétés, puis je trouverai bien le tour de me sauver moi-même. Ne craignez rien pour moi, je serai aussi en sûreté en prison qu'aux Etats-Unis. Les Anglais nous ont battus, mais je me vengerai d'eux tout en n'exposant pas ma vie. J'ai toujours dit qu'un Canadien était plus fin qu'un Anglais, je tiens à le

prouver. J'irai donc en prison et en reviendrai, soyez-en sûr; et je me moquerai d'eux à leur barbe, par-dessus le marché, sans qu'ils s'en aperçoivent.

Mon père me regarda fixement pour voir si je possédais bien réellement mon bon sens, et ajouta:

— Voyons, Félix, à quoi bon ces folies? Le temps de rire est passé quand la tête est en jeu. Après ce que tu as fait, tu ne peux pas espérer de pardon...

— Et j'entends bien de ne pas demander de pardon non plus. J'ai un moyen sûr de me sauver sans faire de tort à personne, et je me sauverai. Si je passe aux Etats-Unis, vos propriétés seront brûlées demain; si je reste, je les sauve et j'en suis quitte pour quelques mois de prison; il n'y a pas à hésiter et je me livre. Tout ce que je vous demande, c'est d'être parfaitement tranquille sur mon compte, car mon moyen est infaillible.

— Dis-moi au moins quel est ton moyen, me dit mon père.

— Non, mon père, cela gâterait tout. Maintenant, ce qui est dit est dit, et comme un honnête homme n'a que sa parole, je n'en

démords pas. Je reste et je me livre. Je vous reviendrai plutôt comme cela, que si je passe aux Etats-Unis.

Je mettais tant d'assurance dans mon affirmation que mon père, à demi convaincu, me dit :

— Je ne sais ce dont il s'agit ; mais puis que tu es si sûr de ton fait, je n'insiste plus Seulement, rappelle-toi qu'il vaut mieux pour un homme voir tomber sa tête que son honneur.

Je compris l'idée de mon père et lui répondis :

— Ne craignez rien là-dessus ; je vous jure sur votre honneur et le mien que je ne vous ferai pas honte. Maintenant couchons-nous ; autant vaut passer cette nuit-ci dans un lit qu'au corps de garde. Ah ! je dormirai mieux que je ne l'ai fait dans le bois, allez ! Rien ne tranquillise comme une décision arrêtée et finale.

Je dormis en effet comme avant le jour néfaste où Côte vint me donner ma mission. D'ailleurs, après avoir dormi, par les âpres nuits d'automne, devant le brasier d'une cabane à sucre, enveloppé dans une peau de

bœuf, n'ayant pour lit que quelques planches mal jointes, et avoir mené cette vie quinze jours durant, c'est étonnant comme on trouve un lit bon !

Il était déjà tard quand mon père vint me réveiller. Il me représenta une dernière fois que je pouvais encore me sauver; que le moyen que j'avais imaginé pouvait être déjoué peut-être, par la moindre circonstance imprévue ; que j'échangeais le certain contre l'incertain; qu'une fois en prison, je n'étais plus maître de conduire les choses à mon gré, et qu'il était très possible que je ne pusse pas exécuter le projet auquel je m'étais arrêté... Mais je lui dis que j'étais décidé, que mon plan ne dépendait que de moi ; que rien ne pouvait le faire manquer que le défaut de volonté chez moi, et que là-dessus je ne pouvais courir aucun risque.

— Eh bien ! me dit-il, fais comme tu voudras, mais sois prudent et discret.

Nous déjeunâmes assez tranquillement, mon père inquiet pourtant, et moi, aussi parfaitement calme et composé que si j'avais dû assister à un contrat de mariage.

Sur les dix heures, je rassemblai quelques

hardes et je dis à mon père que je partais pour le village.

— Je vais aller t'y conduire, me dit-il. Je connais le colonel, et qui sait? peut-être lui viendra-t-il une bonne idée. Pourtant je crois qu'il t'en veut beaucoup.

Une heure après, nous étions au village de St-Jean. Nous nous rendîmes chez le colonel... auquel je dis en le voyant: "J'ai péché contre le gouvernement. Je reconnais ma faute et viens me livrer à vous. Faites de moi ce que vous voudrez."

Le colonel était ami de mon père, mais à cette malheureuse époque, les raisons ou les nécessités politiques, le besoin de faire sa cour, avaient bien plus de poids que les liens de l'amitié personnelle.

Le colonel ne me dit rien, mais on m'attacha les mains derrière le dos. Il n'y a aucun doute qu'il pouvait me relâcher s'il l'eût voulu. Il avait incontestablement la confiance du gouvernement, et celui-ci ne l'eût très probablement pas désavoué s'il m'avait relâché après examen. Mais j'étais marqué dès avant notre échauffourée comme une mauvaise tête et un esprit récalcitrant qui avait besoin d'une leçon un peu forte.

Quand mon père me vit ainsi lié, il me dit:

—Tiens, veux-tu que je te dise, tout cela a fort mauvaise mine. On t'en veut plus que je ne pensais. Tu aurais mieux fait de t'en aller de l'autre côté des lignes. Vous avez tort, vous autres jeunes gens, de ne pas écouter ceux qui ont plus d'expérience que vous. Je me sens le cœur serré comme s'il allait m'arriver un grand malheur.

—Tranquillisez-vous, lui répondis-je. Une fois en prison, je sais ce que j'ai à faire, et je vous reviendrai peut-être plus tôt que vous ne le pensez.

—Dieu le veuille, fit mon père.

Il me fit encore quelques recommandations, et me quitta pour retourner consoler un peu la famille.

Je couchai à St-Jean cette nuit-là. Je ne dormis pas tout à fait si bien que la nuit précédente, car on dort mal les mains attachées, et n'ayant que le plancher pour lit. Le lendemain, personne ne m'interrogea et, vers une heure, je partis par le chemin de fer, en compagnie de quelques prisonniers et d'un piquet de volontaires, pour Montréal. Nous y arrivâmes à quatre heures de l'après-midi.



On nous achemina de suite du côté de la prison. Les rues étaient dans un état affreux. La boue liquide nous couvrait le pied. En voyant une escouade de prisonniers, la canaille se mit à se grouper autour de nous et à nous lancer des pierres et de la boue. Les injures et les hurlements de cette foule étaient formidables. Autant cette canaille était lâche devant des hommes en état de lui faire face, autant elle était brutale et audacieuse avec des hommes hors d'état de se défendre. Les volontaires formaient deux haies de chaque côté de notre petite bande et eurent à repousser la foule qui ne leur épargnait pas plus la boue et les pierres qu'à nous-mêmes, car les projectiles volant au hasard, ils en avaient leur bonne part.

A cinq heures, nous arrivâmes enfin devant les murs de la prison. La foule redoubla ses projectiles et ses hurlements, et on nous fit entrer dans la cour avec toute la précipitation possible. Quelques-uns des prisonniers étaient littéralement couverts de boue de la tête aux pieds et étaient méconnaissables.

Une fois dans la prison, on entra nos noms dans un registre et je fus conduit au quatriè-

me étage, dans la partie appelée la *chapelle*, mais qui n'avait jamais servi au culte. C'était l'exhaussement de la toiture que l'on voit encore à l'aile nord-est de la prison. Ce n'était alors qu'un grenier vaste, sans séparations, et où je trouvai un grand nombre de mes amis.

J'avoue franchement que ce fut un rude moment pour moi que celui où je franchis la porte de la prison. Il va sans dire que je ne connaissais encore que le mot, et que rien n'avait pu me donner l'idée de la vie qu'on y mène. Quand je me vis dans ces corridors obscurs, avec un homme qui me conduisait, portant un paquet de grosses clefs ; quand je vis ces murs qui défient la violence, ces cellules occupées par des visages amis, l'étroit espace où ils étaient confinés, l'apparence lugubre de l'édifice et les figures non moins lugubres des geôliers, il me sembla que, coupable ou non, un homme ne pouvait être tranquille dans une pareille enceinte, à moins d'être une de ces natures abruties que la Providence semble jeter de loin en loin dans la société pour inspirer l'horreur du crime.

Je fus conduit, comme je viens de le dire,

au quatrième étage, où je rencontrai plusieurs de mes amis et de mes connaissances. Je ne leur trouvai pas une expression qui me parût en harmonie avec l'horreur que m'inspirait leur terrible logis. Je voyais chez presque tous une expression résignée, quelques-uns même n'avaient rien perdu de leur gaieté. Cela contrastait si fort avec l'horreur dont j'étais moi-même saisi, que j'en éprouvais la plus pénible surprise et que je répondais avec une lenteur marquée aux nombreuses questions qui m'étaient faites de toutes parts.

Tout ce monde-là, dont quelques-uns étaient réservés à une si terrible vengeance, me souhaitait la bienvenue avec empressement, comme si un compagnon de plus pouvait soulager l'infortune générale. L'homme est ainsi fait : une nouvelle victime fait pleurer ceux du dehors et sourire ceux du dedans.

Il y avait déjà plus de cinq cents détenus politiques quand je fus écroué. La *chapelle* en contenait plus de deux cents. Ils avaient tous passé par le même état de serrement de cœur sous l'empire duquel j'étais encore, et plusieurs me dirent : "Ah bah ! tu feras

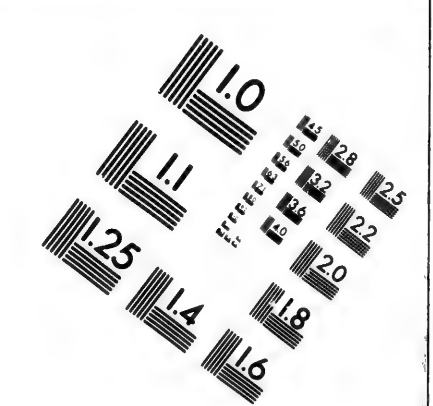
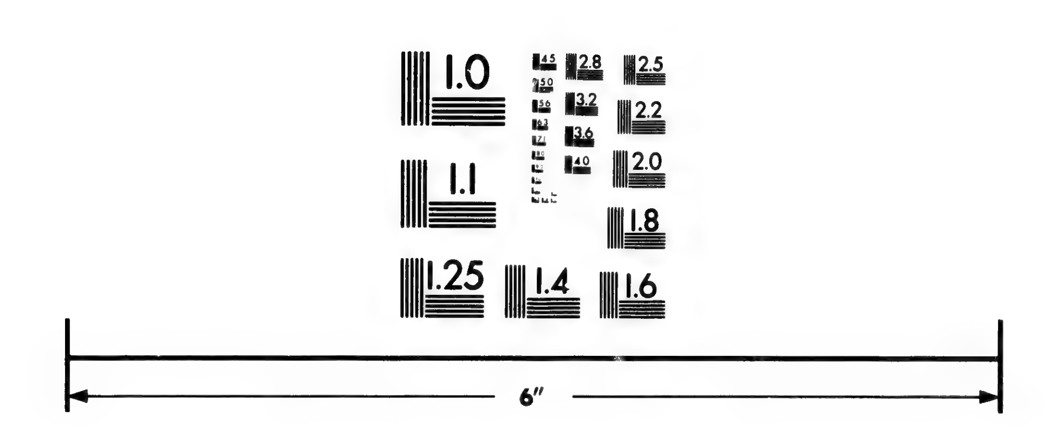


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

comme nous, tu en prendras ton parti, toi aussi; ils ne nous pendront toujours pas tous ! Eh bien, nous sommes préparés à tout, mais chacun espère toujours un peu que le mauvais lot ne tombera pas sur lui. Dans deux jours, tu seras, comme nous, décidé à accepter la mort avec courage, si elle se présente, tout en conservant l'espoir d'y échapper."

Je m'aperçus néanmoins qu'un certain nombre de détenus voyaient sombre dans l'avenir, et que la tranquillité de plusieurs d'entre eux venait plutôt de ce qu'ils comptaient sur l'absence de preuves contre eux, que sur l'indulgence des juges. Ceux qui savaient que les preuves de leur participation au mouvement pourraient facilement s'obtenir étaient loin d'être tranquilles, et quelques-uns des officiels qui visitaient régulièrement la prison ne manquaient pas d'insinuer que ceux qui feraient des déclarations seraient traités avec indulgence, pendant que les coupables seraient punis avec rigueur.

Des offres considérables ont même été faites, mais on ne put trouver de traîtres, et les preuves à charge vinrent toutes du dehors.

Le 19 décembre, jour fixé pour l'exécution de Cardinal et Duquet, arriva. Quelque préparés que nous fussions tous à ce tragique événement, l'effet parmi nous en fut terrible. L'affreuse réalité était là devant nos yeux. Deux amis estimés nous étaient arrachés pour satisfaire des vengeances de parti, car il était trop absurde de dire que notre échauffourée eût le moins du monde mis en danger la domination britannique. Chacun de nous se sentait individuellement frappé presque au même degré que si c'eût été des frères par le sang et non seulement par la communauté d'idées et d'opinions.

Deux hommes irréprochables dans leur conduite personnelle, universellement estimés, plutôt égarés que coupables, allaient avoir le sort des vrais criminels, des voleurs, des meurtriers !

L'Angleterre, malgré sa puissance, punissait de mort des gens coupables au fond d'une simple émeute, et traitait en brigands des hommes qui, à part le mouvement de 38, n'avaient jamais failli. L'idée moderne de l'inviolabilité de la vie en matière politique (hors le cas d'assassinat), ne pouvait se faire

jour dans les esprits, préjugés qu'ils étaient par la peur déraisonnable et hors de toute proportion avec le danger qu'ils avaient éprouvé. Je parle, comme de raison, des chefs de gouvernement d'alors et des hommes influents du parti tory qui ne visaient qu'à la vengeance, et croyaient, en quelque sorte, de faire tomber la tête de tout un peuple, en exécutant quelques individus.

Il y a si peu de *crime réel* dans une tentative d'insurrection, que nous avons vu le gouvernement anglais obligé depuis, par la seule force des choses et de l'opinion, de réhabiliter ses victimes, et d'accepter comme ses principaux conseillers ceux mêmes qu'il eût impitoyablement pendus s'il eût pu alors s'en emparer. Des exécutions pour causes purement politiques sont donc, sous tous les points de vue possibles, de vrais meurtres, des cruautés inexcusables, puisque le gouvernement qui les commet reste PLUS DÉSHONORÉ QUE SES VICTIMES. Qui, aujourd'hui, ne regarde pas Cardinal, Duquet, de Lorimier, Hindelang, Narbonne, Nicolas, Daunais, Hamelin, Robert, Decoigne et les deux Sanguinet, comme des victimes de la haine de

parti, comme des martyrs enfin, puisqu'ils avaient sacrifié leur vie à leurs convictions.

Le procureur général Ogden, le véritable auteur de ces meurtres, ne restera-t-il pas toujours voué à l'exécration du peuple canadien, pendant que des monuments de sympathie et de deuil national sont élevés à ses victimes?

Quand nos deux amis furent enlevés du milieu de nous pour aller comsommer leur sacrifice, l'intérieur de la prison offrait un spectacle solennel. Le bruit sourd et lugubre que la trappe de l'échafaud produisit en tombant, retentit dans nos cœurs comme si chacun de nous eût été frappé dans sa propre existence. Chacun pouvait regarder cette exécution comme l'avant-coureur de ce qui lui arriverait peut-être à lui-même; et l'opinion était déjà un peu accréditée, dans la prison, que le nombre des exécutions serait considérable.

Je pensais déjà depuis longtemps à exécuter le plan que j'avais formé et dont je n'avais rien voulu dire à mon père.

Quand Cardinal et Duquet eurent été condamnés, je vis clairement que le même sort

m'attendait, car j'étais certain que l'on prouverait plus contre moi que contre eux. Voyant la condamnation si vite exécutée, je compris que je n'avais d'autre ressource que de réaliser mon projet, et je m'en ouvris à un de mes compagnons de prison, du nom de Béchard. Cet homme était un ancien cultivateur de Lacadie, âgé d'une cinquantaine d'années, d'une respectabilité absolue et d'une discrétion à toute épreuve.

Dans la soirée du jour de l'exécution, me trouvant seul avec lui, tous les prisonniers se promenant silencieusement, ou se parlant à voix basse, car le meurtre de nos amis nous avait comme frappés de stupeur, je lui dis :

—Je crois, mon cher Béchard, que nous avons grande chance de suivre bientôt le pauvre Cardinal et le pauvre Duquet, et de partir par la même route.

—Je t'avoue franchement, répondit Béchard, que je le pense aussi. Le gouvernement se venge, et puisqu'il y est décidé, il fera sa vengeance la plus complète possible. Je ne sais vraiment quel démon inspire ceux qui conduisent les affaires aujourd'hui.

—Vous avez toujours plus de chances de

vous en sauver que moi, car vous n'avez pas assermenté 3,000 hommes, et surtout vous n'avez pas chanté vos affaires à tout le monde.

—C'est vrai, dit Béchard, mais on peut avoir de moindres chances que toi et en avoir encore d'assez belles.

—Vous croyez donc que c'est comme une affaire faite, pour moi ?

—Pour te dire la vérité (nous sommes des hommes, et nous pouvons la supporter), je suis surpris que l'on n'ait pas commencé par toi.

—Diable ! vous n'êtes pas consolant !

—Il vaut mieux croire au pire et revenir au mieux que de se flatter sottement et de tomber finalement dans le pire.

—C'est vrai, et depuis l'exécution de nos deux amis, je me dis que c'en est fait de moi. Cela fait penser creux, tenez ! pourtant il y aurait un moyen...

—Un moyen de faire quoi ?

—De sauver ma tête.

—Hum ! j'en doute.

—Dites-moi, Béchard, vous êtes beaucoup plus âgé que moi, avez-vous jamais entendu dire qu'un fou ait été pendu ?

—Non, jamais ; mais nous ne sommes pas des fous, je pense.

—Non, sans doute, mais on peut faire semblant d'être fou.

—Perds-tu la tête, mon cher? me répondit Béchard, du ton le plus étonné possible, faire semblant d'être fou ! mais qui a jamais vu une pareille idée ! On ne peut pas plus perdre volontairement sa raison qu'on ne peut la reprendre une fois qu'on l'a perdue. En un mot, on ne fait pas plus un fou avec un sage qu'un sage avec un fou. Faire semblant d'être fou ! Ah ! ce n'est pas si aisé que tu le crois. Une demi-heure, passe encore, mais des semaines, des mois peut-être ! Tiens, c'est une chose impossible. Il n'y a pas d'homme qui puisse soutenir un pareil rôle. Comment pourras-tu t'empêcher de rire seulement ; car c'est là le caractéristique de la folie? Si tu manques une fois au sérieux de ta figure, tu es perdu ! Ah ! tu peux y renoncer, va ! Ton idée même est une folie.

—Mon cher, je ferai le fou, et je ferai toute les extravagances imaginables, et je ne rirai pas. Pour tenir mon sérieux, j'en suis sûr. Ecoutez ! Tel que vous me voyez là, je suis ce

qu'on appelle *flambé*, en bon canadien. Je ne serai pas pendu deux fois parce qu'on aura surpris ma faute, si je me fais découvrir. Ainsi je risque. Il y a longtemps que j'y pense, et je trouve qu'un bon moyen de sauver sa vie vaut la peine d'être essayé. Vous pouvez donc vous préparer à me voir fou demain.

—Je ne veux certes pas t'en empêcher, répliqua Béchard, mais je n'ai pas confiance dans ton moyen. Tant mieux si tu réussis, car je considère que tu sauves ta tête. Mais pour croire que tu seras plusieurs mois sans rire, jamais! Dans tous les cas, quand tu sentiras le rire s'emparer de toi, pense à la corde, cela pourra peut-être en effet te rendre sérieux.

—Eh bien! à neuf heures, demain matin, je serai fou, et je le serai tout de bon, vous pouvez en être sûr; et je pourrais bien être plus fou qu'un vrai fou! Ah! par exemple, prenez garde à vous, ne me trahissez pas! Il faut que vous ayez l'air de me croire bien fou, au moins!

—Ah! pour ça, sois tranquille! Une fois la chose convenue, je t'aiderai tant que je pour-

rai, car franchement tu n'as pas d'autre moyen de te sauver que celui-là.

Le lendemain matin, vers neuf heures, causant avec quelques prisonniers, je jetai tout à coup un cri sourd, me laissai tomber tout de mon long à la renverse et commençai à me donner tous les mouvements, toutes les contorsions d'une attaque d'épilepsie. Je me frappais la tête sur le plancher, je faisais des sauts convulsifs, je me brisais la mâchoire à faire grincer mes dents, enfin je produisis complètement la croyance que j'étais tombé du haut mal. Grand fut l'émoi de mes deux cents compagnons de chambre. Comme nous couchions tous sur le plancher, personne ne put avoir l'idée de me porter sur un lit, et on me laissa quelque temps me débattre dans les convulsions. Les prisonniers avaient fait cercle autour de moi, et je les entendais deviser sur l'incident.— Mais personne ne savait qu'il *tombât d'un mal !*—Il est tombé de tout son long !—Il a dû se faire mal !—Avez-vous entendu le cri qu'il a jeté ?— J'en ai eu presque peur !— Pauvre garçon, c'est dommage, car c'est une assez bonne tête.— Bah ! dit un autre, c'est toujours moins dommage, si le

même sort que les autres l'attend. Il paraît qu'il n'est pas *blanc de son affaire!*—Il faut pourtant le soigner, dit un autre. Alors, on eut l'idée de me laver la figure avec de l'eau salée. Je ne pensai pas de suite à l'effet qu'elle produirait, et je me laissai faire, tout en me démenant un peu moins fort qu'auparavant.

Mais quand on me fit couler l'eau salée sur le front avec un linge (et on n'y allait pas goutte à goute, l'eau ruisselait), je sentis tout à coup comme des griffes de chat qui m'eussent labouré les deux yeux. L'eau salée faisait son effet. Les autres continuaient toujours avec la meilleure intention du monde, j'avais les yeux en feu, et je ne pouvais témoigner que l'on me fît mal. Je pris donc le parti de rester parfaitement tranquille, afin de les faire cesser. Ils continuèrent pourtant quelque temps encore et les yeux me cuisaient atrocement. Il me fallait bien accepter mon mal en patience, sous peine de me trahir, et je résolus de m'y prendre autrement la prochaine fois.

A la fin, je contrefis un grand épuisement, on vit la raideur des membres m'abandonner,

et je n'eus rien de plus pressé que de me frotter un peu les yeux en faisant semblant de revenir à moi. J'avais trouvé le temps long, les yeux ainsi pleins d'eau salée.

Je restai une bonne heure parfaitement tranquille, comme si je reprenais peu à peu mes forces, mais afin de ruminer en moi-même ce que j'allais faire comme premier acte de folie.

Tout à coup, je me levai, me promenai majestueusement de long en large; puis poussant un rugissement affreux, je criai de toute ma force: "Rangez-vous, voilà le gouverneur!" et je partis au pas de charge. Je culbutai brutalement ceux qui ne se rangèrent pas assez vite, et j'arrivai ainsi à l'extrémité de la chapelle. Arrivé là, je donnai de terribles coups dans la porte, puis je me retournai et recommençai ma promenade en poussant le même cri. Seulement, cette fois, comme tout le monde s'était rangé contre les murs, je dus, pour atteindre quelqu'un, aller en zig-zag, et je criais toujours: "Rangez-vous," du ton le plus furieux possible. Ceux qui ne firent pas place avec assez d'empressement, furent culbutés sans miséricorde. Je

les chargeais avec frénésie, et la surprise, ou l'opinion que j'étais réellement pris de folie, les empêchant de résister autant qu'ils l'auraient pu, je ne les en culbutais que mieux. Tous les prisonniers me regardaient les yeux écarquillés, et ne comprenaient rien à ce qu'ils voyaient.

Je fis cinq ou six fois la longueur du corridor, attaquant indistinctement tout le monde, si bien que les prisonniers ne savaient où se fourrer. Je fis des contorsions, des gambades, je parcourus plusieurs fois au temps de galop l'appartement dans toute sa longueur, en hennissant comme un poulain; puis, je me mis à la poursuite de quelques prisonniers, et j'en saisis un que je terrassai sous moi d'un croc-en-jambe. Poussant alors un rugissement de sauvage, je fis mine de l'étrangler. Il se mit à crier au secours comme un diable. La peur, cette fois, s'empara des autres prisonniers, et ils crurent vraiment que j'allais le tuer. Plusieurs s'élancèrent sur moi, et voyant six ou sept hommes me saisir, je me laissai faire, lâchai mon homme, et sans faire la moindre résistance, je me laissai conduire jusqu'à l'autre bout de la chapelle.

Voyant que je ne résistais pas, ils lâchèrent prise peu à peu, et me serrèrent moins. Alors, au moment où ils y pensaient le moins, j'écartai violemment les deux bras, et cela si brusquement et avec tant de force, que j'en étendis trois par terre. La surprise les fit, comme de raison, me lâcher tous, et avant qu'ils eussent eu le temps de me saisir de nouveau, je fis un bond en arrière et me mis en garde. Deux voulurent me ressaisir, je les fis rouler de deux coups de poing, et voyant les autres hésiter, je me jetai sur eux à corps perdu, et ils se sauvèrent à droite et à gauche. Resté maître du terrain, je fis défense à qui que ce fût de me regarder, parce que "le gouverneur allait faire sa toilette;" et je me reposai en marchant tranquillement, faisant semblant de croire que personne ne me regardait.

Sur ces entrefaites, un des tourne-clefs entre dans la chapelle. Je me précipite sur lui en criant: "Au voleur !" je l'empoigne et le fais pirouetter en tous sens. Il voulut se défendre, mais je l'envoyai rouler à dix pieds, d'un coup de poing sur l'épaule. Il se relève tout abasourdi et se jette sur moi, autant par



colère que par devoir, mais je le saisis par le milieu du corps, le soulève et le lance dans la porte. Il en gémit ! Si c'eût été une porte ordinaire de maison, il eût certainement passé au travers ; mais les portes de prison sont solides, et le pauvre diable hurla un aïe ! aïe ! des plus sincères. J'entendis alors quelques prisonniers dire : " Il va le tuer, c'est sûr." L'autre leur ordonna de l'aider à me lier ; mais ils lui dirent que je venais d'être attaqué de folie furieuse, que j'en avais déjà écharpé plusieurs d'entre eux, que je pouvais battre dix hommes, tant la folie me donnait de force ; qu'il fallait plutôt me calmer que m'irriter... enfin, ils firent si bien que le tourne-clef se calma en disant : "Maudit fou, j'ai cru être à ma dernière heure. On ne peut pas garder un pareil animal ici." Je donnai alors ordre aux prisonniers de mettre le *voleur* à la porte. Comme ils hésitaient, naturellement, je leur jetai un rugissement sur la tête, et l'un deux dit au tourne-clef : " Vous voyez bien que c'est un fou, laissez-vous faire, car il va nous abîmer encore." Le tourne-clef se décida donc à se laisser pousser hors de la porte et, quand elle fut fermée, je dis aux

prisonniers que je les récompenserais généreusement pour avoir chassé ce voleur. Je me mis alors à parler tranquillement, mais en tenant des propos si ridicules que mes compagnons de captivité en avaient le fou rire.

Midi arrivant sur ces entrefaites, Béchard vint m'offrir de dîner avec lui. J'acceptai avec empressement, lui pris le bras et, lui montrant la plus grande cordialité, j'allai manger avec lui. Je me tins tranquille jusqu'à quatre heures. Alors je me donnai une nouvelle attaque d'épilepsie, et fis des contorsions terribles. On voulut encore avoir recours à l'eau salée, mais je me rappelais trop la cuisson que j'avais ressentie le matin dans les yeux pour leur permettre de continuer ce jeu-là. Aussitôt que je vis la tasse s'approcher, je lui donnai un coup de revers de main qui l'envoya sauter à vingt pieds, et je continuai mes soubresauts et mes coups de tête sur le plancher au point que les assistants en frissonnaient d'horreur. Cinq ou six s'approchèrent pour me tenir, mais je les envoyai rouler à droite et à gauche, soit avec les bras, scit avec les pieds, avec une force à laquelle ils ne comprenaient rien. Quelqu'un

revint alors avec l'eau salée, mais j'étais déterminé à n'en pas laisser tomber une goutte sur ma figure. On n'approcha pas la tasse cette fois, mais un linge bien imbibé. L'individu s'approchant de moi sans précaution, je lui envoyai son linge en plein sur la figure. Il eut de la saumure dans les yeux à son tour, ce qui lui fit sortir un très énergique juron. Tout le monde se mit à rire, et je ne pus m'en empêcher moi aussi, mais je changeai assez vite mon rire en grimace permanente pour qu'on ne s'aperçût de rien. Néanmoins, comme on était resté sous l'impression que l'eau salée m'avait fait du bien, le matin, on en demanda encore, mais celui qui avait voulu me rendre ce bon office passa la tasse et le linge à un autre, en disant: "Allez-y, vous autres, moi j'ai fini."

Un prisonnier vint avec précaution en se mettant à ma tête, pour m'arroser la figure. Quand il fut à bonne distance, et au moment où son linge m'arrivait sur la figure, je lui envoyai, à titre de convulsion, mon poing si juste sur le nez, qu'il en vit vingt-cinq chandelles. Il s'en alla saigner plus loin. Comme je me démenais toujours, on décida encore

de me tenir, afin d'empêcher de me blesser. Plusieurs prisonniers me saisirent alors les mains, mais je fermai les miennes avec tant de force qu'ils en poussaient des cris; puis j'en saisis d'autres par les bras et leur enfonçais littéralement les doigts dans la chair. Ceux-ci ne revenaient plus. J'en saisis un autre avec mes deux bras et, l'amenant sur moi, le serrai si fort qu'il en devint violet. Je lui cassais la nuque. Deux hommes voulurent m'ouvrir les bras, mais ils nous soulevaient tous deux de terre sans que mes bras s'ouvrissent. Je tenais mon poignet gauche avec ma main droite et il était réellement impossible de m'ouvrir la main. L'autre n'avait presque plus la force de crier. Enfin je me donnai une convulsion différente et étendis les bras, ce qui lui permit de se relever [illegible] disant: "Qu'il se tue s'il le veut, [illegible] maudit fou, j'en ai assez, moi. Il a les bras comme du fer!"

Je prolongeai mon accès au moins vingt-cinq minutes. J'étais en nage. Je fis semblant d'être épuisé et laissai tomber mes bras ramollis sur le plancher. Béchard vint mettre une *harde* pliée sous ma tête et je passai une

demi-heure à écouter ce qui se disait autour de moi.

Je vis que tout le monde prenait mon haut mal et ma folie pour parfaitement véritables et que personne n'avait le plus léger soupçon de ma ruse. La preuve la plus concluante pour eux était la force extraordinaire que je déployais. Personne, en prison, ne me savait plus fort que le commun des hommes, et on attribuait naturellement à l'épilepsie ou à la folie ce qui n'était que le résultat de ma force musculaire.

Je les entendais tous dire: "Il n'y a qu'un épileptique ou un fou qui puisse être aussi fort que ça."

Je me convainquis donc que ma ruse réussissait admirablement. Quand j'eus écouté pendant longtemps, je me levai subitement et fis mine de tomber sur le cercle qui m'environnait; mais Béchard s'étant avancé vers moi, je pensai qu'il valait mieux laisser croire que quelqu'un, au moins, avait de l'empire sur moi, et je redevins tranquille. Je lui offris la main, lui fis de profonds saluts, lui montrai un grand respect et lui prenant le bras, me mis à me promener avec

lui. A ceux qui voulaient s'approcher, je montrais les dents ou les poings, et tout le monde se tenait à une respectueuse distance. Je restai tranquille et composé jusqu'au soir.

Les jours suivants, je continuai de tomber régulièrement du haut mal à neuf heures du matin et à quatre heures du soir, et, dans les intervalles, à commettre tous les actes de folie imaginables.

J'ouvrais les fenêtres, je secouais le tuyau, je courais dans l'appartement comme un cheval de course, je faisais des encans de terres, de maisons, et je faisais des niches aux tourne-clefs.

Le geôlier en chef vint le troisième jour, sur leur rapport, voir ce que tout cela voulait dire. Je lui offris la main tranquillement, et comme il me tendit la sienne, je lui fis craquer les os et jeter un cri qui fit rire tout le monde; puis, je pris un air hébété qui le convainquit que je ne savais ce que je faisais. C'était un homme de six pieds, au moins, et assez fortement constitué. Je lui mis les mains sur les deux épaules, et le regardant fixement, le secouai un peu, et voyant qu'il se laissait faire, je le saisis par le milieu du

corps et le soulevai à deux pieds de terre au bout de mes bras. Je vis qu'il était lui aussi étonné de ma force. Je le déposai tranquillement à terre et lui fis un salut. Il dit alors aux autres prisonniers: "Il est difficile de garder ce pauvre homme-là ici, si sa folie continue. J'en parlerai au shérif." Puis il leur recommanda de bien prendre garde de m'irriter, parce que, dit-il, "il peut être terriblement dangereux avec la force qu'il montre; il m'a soulevé comme un enfant."

Cinq jours se passèrent ainsi, et le soir du cinquième jour de ma folie, me trouvant seul avec Béchard, je lui dis tout à coup, en reprenant mon air de bon sens:

—Eh bien, Béchard, trouvez-vous que je sache bien faire le fou?

Jamais je n'ai vu d'expression de surprise aussi profonde que celle exprimée par la figure de Béchard en ce moment.

—Comment! me dit-il, en se levant tout d'une pièce, tu n'es pas fou!

—Pas plus que la semaine dernière! mais parlez moins haut, car vous allez me trahir.

—Ah! mais franchement, voyons! Est-il possible que tu aies vraiment ton bon sens?

—Mais vous m'avez donc cru fou pour tout de bon !

—Eh ! mon Dieu, oui ! Fou à lier ! Plus fou que les fous ! Je n'ai jamais rien vu de pareil !

—Comment trouvez-vous que je les fais danser ?

Béchard avait toujours les yeux grands comme des piastres.

—Mais, c'est pourtant vrai, dit-il, il a sa raison ! Ah ! pour ça, par exemple, il y a plusieurs prisonniers qui t'ont donné au diable. Le geôlier m'a dit qu'il ne pouvait pas te garder. Puis, me regardant dans les yeux : Mais tiens, c'est inutile, je ne peux pas croire que tu ne sois pas fou !

—Mais je vous avais dit que je le serais !

—Je le sais bien, mon Dieu, mais comment s'imaginer qu'un homme dans son bon sens puisse faire le fou comme ça ? Quand je t'ai vu si fou, vrai comme je m'appelle Béchard, j'ai cru que le bon Dieu t'avait puni d'une pareille pensée et t'avait réellement ôté la raison. J'aurais mis la main dans le feu pour jurer de ta folie ! Quoi, vrai, là, tu n'es pas fou ?

— Eh non ! Tout ce que je fais, je le combine, tout ce que je dis, je l'arrange dans ma tête ! Ah ! je tape dur, hein !

— Sapristi ! tu les assommes. C'est ça qui m'a fait croire à ta folie ! L'idée d'abîmer le monde comme ça ! C'est que tu ne ménages personne, pas plus tes amis que les autres !

— Excepté vous, Béchard !

— Tiens ! et dire que cela ne m'a pas frappé ! J'ai cru que comme nous étions grands amis, tu me reconnaissais mieux que les autres, voilà tout. Mais, dis-moi, comment diable fais-tu pour ne pas rire ? Moi, je ne riais pas parce que ça me faisait trop de peine de te voir comme ça, mais toi, quand tu les vois te regarder tout effarés, quand ils se sauvent comme des moutons poursuivis par un loup ?

— Eh bien ! c'est là ma grande misère ! Mais quand j'ai trop envie de rire, je me demande si je rirais bien si je me voyais le bonnet blanc sur la tête et la corde au cou. Une fois cette idée dans mon esprit, je sens que je deviens enragé, et l'envie de rire s'en va complètement. Comme ça, vous trouvez que je fais bien le fou !

— Ah oui ! comme si tu n'avais jamais fait autre chose de ta vie. Tu peux continuer ! Ton affaire est bonne ! Si j'étais capable d'en faire autant, je donnerais toutes mes terres.

— Ah ! ça, dis-je ensuite à Béchard, prenez garde à vous, à présent que vous le savez ! Il faut que vous fassiez bien attention, car la moindre chose peut me faire découvrir.

— Ah ! sois tranquille, je t'aiderai tant que je pourrai.

Le lendemain, je vis entrer dans la *chapelle* le Dr Arnoldi, père, médecin de la prison. C'était le sixème jour de ma folie. Il m'examina minutieusement, me tâta le pouls et me regarda dans les yeux ; mais je me gardai bien de rien faire. Cette visite me dérangeait un peu. Je craignais qu'il ne découvrît la vérité. Il me fit quelques questions, mais je ne répondis rien. Il questionna les prisonniers, qui lui donnèrent le détail de mes folies. Moi, je le regardais fixement et ne desserrais pas les dents. Il fit venir un des prisonniers, du nom de Lamirante, qui, étant parent de l'un des tourne-clefs, avait reçu instruction de surveiller les autres prisonniers, lui dit qu'il m'enverrait une médecine, et lui

donna ses instructions pour me la faire prendre. Après quoi, il me fit encore une question, mais je me contentai de le regarder fixement sans ouvrir la bouche. Le bonhomme paraissait n'y rien comprendre.

Environ deux heures après, Lamirante revint avec une grande tasse contenant au moins une chopine d'un liquide presque noir.—Tiens, mon fou, me dit-il, bois ce café.

Je pris la tasse, m'en allai à quelque distance, et quand je vis que je n'étais pas observé, je vidai toute la potion dans ma jambe de botte. Je revins alors vers Lamirante en faisant semblant de boire. Arrivé à lui, je lui montre la tasse vide et la laisse tomber à ses pieds où elle se casse en morceaux.

—N'importe, dit Lamirante, tu dois en avoir assez dans le corps pour te tranquilliser, mon fou ! et il s'en alla.

La visite du docteur me fit penser sérieusement à ma position. "Il va me découvrir, me disais-je en moi-même. Le vieux coquin m'a l'air de me regarder comme s'il se doutait de quelque chose. Il ne finit plus de me tâter le pouls. S'il revient, il faut que je lui serve un plat de ma façon."

J'en parlai à Béchard.

—Croyez-vous, lui dis-je, que le bonhomme puisse me deviner en me tâtant le pouls?

—Je ne le pense pas. Il y a des fous dont le pouls bat naturellement.

—Il me regarde drôlement, tout de même, le vieux pince-maille!

—Ah! bah, si tu continues comme tu as commencé, tu ne cours pas de risque. Il n'y a pas moyen de ne pas te croire fou.

—Je n'ai rien voulu lui faire, parce que je craignais qu'il ne s'aperçût de quelque chose. Après tout, un médecin doit connaître un peu ça, un peu mieux que vous autres, toujours! Mais s'il revient demain, je vais le scouer comme les autres, le bonhomme. Il ne doit pas être plus exempt que mes amis. Tâchez d'être là, et quand vous viendrez à son secours, j'arrêterai, mais pas avant! Jusque-là je le secoue comme une vieille mitaine! Mince et long comme il est, il ne doit pas faire grande résistance!

—C'est bon, secoue-le un peu sans trop l'abîmer. Il a le verbe haut quelquefois, le vieux. Tu te rappelles, il y a une dizaine de jours, comme il nous traitait de rebelles, de *d... Canadians*. Etouffe-le pas mal! ça sera une

petite punition toujours, et il n'y a pas moyen de lui en donner une autrement.

—Ah bien, c'est bon, puisque vous dites comme moi, il aura la sauce.

Le lendemain matin, vers huit heures trois quarts, arrive le vieux docteur. Il me sembla qu'il avait le visage encore plus long et plus rébarbatif que de coutume. "Attends, dis-je en moi-même, il va t'allonger encore tout à l'heure." Le bonhomme alla, comme à l'ordinaire, fureter dans les coins, puis il vint de mon côté, accompagné de Lamirante. Il me prit le pouls, le tint longtemps, me regarda fixement, me lâcha le poignet, me regarda encore dans les yeux, me reprit le pouls, et demanda à Lamirante :

—A-t-il pris la médecine ?

—Oui, je la lui ai donnée moi-même.

—A-t-elle eu de l'effet ?

—Pas le moindre.

—Il est pire qu'un cheval ! observa-t-il. Eh bien, on lui en donnera une plus forte. Je l'enverrai tantôt.

Alors le docteur me reprit le pouls, serra les doigts de temps en temps, comme pour mieux le sentir, et me regarda comme s'il eût voulu lire dans mes yeux.

Tout d'un coup, je secouai mon bras pour lui faire lâcher mon poignet, jetai mon cri sourd ordinaire, entourai le bonhomme de mes deux bras, le fis sauter deux ou trois fois, puis me renversant tout de mon long sur le dos, en le serrant toujours à l'étouffer, je me mis à le secouer à droite et à gauche, comme j'aurais pu faire d'un enfant. Je lui envoyais taper ses bottes sur le plancher comme les battes d'un fléau. Il ne résistait presque pas, mais criait piteusement : *Help! help! murder! For God's sake, take me away!* (Au secours! au secours! au meurtre! Pour l'amour de Dieu, tirez-moi d'ici!) Voyant qu'il parlait si bien, je ramenai mon bras droit sur le cou, et serrai tant que je pus. Le bonhomme se tut, comme de raison, je l'étouffais! mais je l'entendais geindre. Alors deux ou trois prisonniers essayèrent de me desserrer les bras, mais sans succès ; je tenais bon. Béchard, trouvant la punition raisonnablement longue, vint à son tour. Je fis semblant de faiblir, laissai soulever mon bras droit, avec lequel je tenais le bonhomme par le corps, et Béchard le mit debout. Il était rouge comme une cerise. Il fut une bonne demi-minute à se



remettre. Les prisonniers riaient dans leurs barbes. Lamirante faisait semblant d'être au désespoir et disait au docteur: "Mon Dieu, j'ai cru qu'il allait vous étouffer! Tenez, quand ses accès le prennent, il peut écharper dix hommes."

— Mais vous ne m'avez pas dit qu'il *tombait d'un mal!* dit le docteur d'une voix encore étranglée.

— Ah bien! dit Lamirante, il tombe deux fois par jour.

— *Oh! the devil!* dit le bonhomme, et il tourna le dos en grommelant, et je ne l'ai plus jamais revu : il en avait eu assez de mon mal!

Il me fallait inventer de nouvelles preuves de folie tous les jours. Je ne voulais pas avoir l'air d'un de ces fous bêtes qui font toujours la même chose. Puisque je me donnais la peine d'être fou, je voulais qu'au moins ma folie fût diversifiée.

Ainsi, un jour, j'avais la manie de la pêche, et je tendais une ligne, que je tenais à la main une heure et plus sans bouger et sans remuer. C'était tout simplement une canne ou n'importe quoi. Un autre jour, j'allais à la chasse. Je tuais des ours, des éléphants, fai-

sant dans mes expéditions un tapage d'enfer.

Tous les matins, de bonne heure, je faisais chauffer de l'eau pour dire ma messe. Je prenais quatre prisonniers pour acolytes, je leur donnais $20 par mois, et avant de commencer la messe, je faisais le tour de la grande salle, et, une lavette à la main, je jetais de mon eau bénite bouillante à la figure des prisonniers. Pendant la messe, je faisais un sermon, ou des publications de bans de mariage ; j'avais toujours soin de marier le curé de la paroisse; cela faisait rire plus que tout le reste ; j'annonçais la fin du monde, l'Antechrist, la bête à sept têtes ; je voyais le jugement général ; je tuais le diable pour qu'il n'y eût plus d'enfer ; je répondais à des députations d'anges qui venaient m'en remercier de la part de la sainte Vierge. Les prisonniers riaient aux éclats de mes bêtises.

Souvent je me querellais avec eux. Quelques-uns d'entre eux m'agaçaient de temps à autre. Je leurs donnais quelquefois des coups affreux, quand ils m'impatientaient. J'étais loin d'y prendre plaisir, mais si je les avais ménagés, ma folie eût pu ne pas paraître de bon aloi. Je frappais en conséquence le plus consciencieusement que je pouvais.



Peu de jours après la seconde (et dernière) visite du docteur, je m'établis comme encanteur, et me mis à vendre, pour le comte de la reine, des bâtiments de guerre, des armes ; je faisais les criées régulièrement, et mes ventes dépassaient souvent plus de $100,000 par jour.

Un autre jour, j'engageais du monde pour travailler sur mes chantiers. Je donnais cinquante et même cent piastres par jour aux journaliers. J'étais entré en prison avec quelques centaines de piastres. Je donnais donc vingt piastres à celui-ci, trente piastres à celui-là ; et Béchard collectait avec soin tout l'argent que je distribuais. De cette manière, ma bourse ne désemplissait pas.

Décrire toutes les folies que j'inventais, serait fastidieux pour le lecteur. Il en est une, néanmoins, qui fit beaucoup plus de bruit que les autres. Je pris un jour un plomb et me mis à plomber le poêle. Je n'eus pas appliqué la corde que j'entrai dans une grande fureur contre les imbéciles qui avaient pu si mal placer un poêle. "Il va tomber, c'est sûr, disais-je, il est tout de travers." J'allai donc chercher un gros quartier de bois et le

mis sous une des pattes. Puis je plombai de nouveau. C'était bien pire. Autre quartier de bois. Le poêle était plus élevé de huit pouces derrière que devant. Les prisonniers voulurent intervenir. Je pris le tisonnier et fis le moulinet de manière à leur ôter l'envie de se mêler de mes affaires. Mais le poêle n'était pas droit. Je retournai chercher une autre bûche, et je mis la troisième patte du poêle dessus. La quatrième ne portait sur rien. Je me remis à plomber, et donnai un tout petit coup de genou au poêle, qui tomba sur le côté. Il était plein de feu. Grand émoi ! On court chercher les gardiens ! Ceux-ci arrivent ; la fumée aveuglait tout le monde, un bout de tuyau était tombé ; la suie volait partout ; le plancher prenait feu ; il n'y avait pas moyen de toucher au poêle qui était rouge ; on jeta de l'eau sur le plancher et dans le poêle qu'on laissa sur le côté jusqu'à ce qu'il fût un peu refroidi. Les gardiens étaient furieux. Le geôlier voulut s'en mêler et me dire quelque chose. Je lui répondis par des invectives abominables ; je lui dis qu'il voulait faire brûler la prison et les prisonniers avec ; que le poêle avait été mis de travers exprès, que



c'était en le redressant que je l'avais fait tomber; que s'il avait été droit, je ne l'aurais pas dérangé; qu'il était payé par le gouvernement pour nous faire tous rôtir, que ce serait plus vite fait au fond que de pendre deux cents hommes... enfin, je lui dis tout ce qui me passa par la tête.

Que dire à un fou? D'ailleurs, le geôlier, comme les gardiens, me craignait, ayant lui-même éprouvé ma force. Il s'en alla donc en grommelant entre ses dents et en disant aux autres de m'empêcher de toucher au poêle. Un d'eux lui dit: "Ce n'est pas si facile que vous le pensez.—Eh bien, dit-il un peu brusquement, on l'attachera!—Ah! tu veux m'attacher, mon grand animal, lui dis-je d'un ton furieux, ah bien! attends!" et en disant cela, je me précipitai en hurlant de son côté. Mais il était près de la porte, et j'étais encore loin; aussi, en deux ou trois sauts, il fut dehors, et la referma sur lui en poussant le verrou. Je fis un peu de tapage, mais je me calmai vite, les coups de poing faisant fort peu d'effet sur une porte de prison.

Cet acte de folie fit beaucoup de bruit, vu

le danger d'incendie dont j'avais été la cause.

Le surlendemain, on me fit descendre en bas pour comparaître devant une espèce de cour d'enquête. Le procureur général Ogden m'interrogea. Messieurs P. E. Leclère, Delisle, et quelques officiers me parurent siéger comme juges. On voulait obtenir mon témoignage contre un nommé Frs Ranger. J'en savais bien assez pour le faire pendre, mais avec ma folie, je me moquais bien du procureur général et des juges.

On me posa une douzaine de questions. Je répondais des bêtises sans nom. M. Ogden insistait pour continuer l'interrogatoire. M. Delisle prétendait que l'on ne pouvait évidemment rien tirer de moi. M. Leclère aussi penchait de ce côté. Pour couper court à tout, je me jette par terre avec mon cri ordinaire et je commence à me débattre d'une manière effrayante. Les juges disparurent en un clin d'œil.

Après dix minutes de convulsions, je me tins tranquille et on me mit sur un grabat. Il y avait longtemps que je n'avais dormi sur autre chose que le plancher nu. Je m'endormis donc et on me laissa dormir jusqu'à qua-

tre heures. Alors quelqu'un vint me réveiller. Je ne bougeai pas, et fis semblant de dormir. On me secoua le plus rudement que l'on put, mais je dormais toujours. Je tenais à passer au moins une nuit sur un matelas, et je dormais splendidement. On me planta là de guerre lasse et je commençais à m'applaudir de mon stratagème, quand tout à coup je me sentis cent mille épingles dans le nez... on m'avait fait respirer une fiole de corne-de-cerf. Cela n'était jamais entré dans mon programme, et il me fallut bien éternuer. Alors on me reconduisit à la *chapelle*, et je n'eus pas le plaisir de dormir cette nuit-là sur un matelas.

Une dizaine de jours après, on me ramena en bas. Cette fois, c'était pour m'interroger sur moi-même et mes actes de rébellion. Depuis le dernier interrogatoire, j'avais pu combiner mon plan de défense. Dès la première question, je m'empare d'un livre qui était à ma portée, et je me mets à écrire dedans. Je faisais les comptes des juges pour les payer et les renvoyer. Je leur dis qu'ils étaient des fainéants et des bons à rien qui volaient l'argent de la reine; que j'allais

l'informer de tout, et qu'en attendant, je leur donnais leur congé. Aux questions qu'ils voulurent me poser, je leur ris au nez, leur dis que s'ils se croyaient mes juges, ils se trompaient fort, que je me moquais d'eux et de tous leurs pareils, et je leur réitérai l'ordre de s'en aller. Il fallut bien me renvoyer, car je ne disais pas un mot de bon sens.

Une seconde tentative d'interrogatoire n'eut, comme de raison, pas plus de succès. Au lieu de paraître comme accusé, je pris le rôle de supérieur et leur dis leurs vérités à brûle-pourpoint. Puis je tombai de mon mal.

Messieurs Delisle et Leclère commencèrent alors à dire qu'il fallait renoncer à rien tirer de moi, et que j'étais trop fou pour me garder dans la prison. Ils me prenaient, de bonne foi, en pitié. Je les entendis un jour dire que ma folie ne pouvait qu'augmenter en prison, pendant que, dans ma famille, et avec quelques bons soins, je courais encore chance de guérir.

Je résolus de profiter de ces bonnes dispositions pour faire de mon pire, afin de mieux les convaincre que la prison ne ferait qu'aggraver mon état. J'assommais mes compa-



gnons, je brisais les vitres, je commettais les plus prodigieuses extravagances, je refusais de manger, mais je volais du pain et je mangeais en cachette.

Un jour, je profitai d'un moment où le poêle était rouge pour le plomber encore, et je commençai à mettre des quartiers de bois sous les pattes. Au deuxième que je mis, deux gardiens qui se trouvaient dans la *chapelle*, vinrent les ôter, et remirent le poêle aplomb.

— Ah ! leur dis-je, voyez comme il est droit, à présent ! Si vous aviez toujours eu le bon sens de le placer comme ça, vous ne m'auriez pas tant donné de peine !

— Tais-toi donc, fou, me dit l'un d'eux, est-ce qu'il n'a pas toujours été comme ça ?

— Moi, fou ! Ah ! tu dis que je suis fou ! Eh bien, attends, je vais te montrer, moi, ce que c'est qu'un fou !

Et je le pris par le milieu du corps et le poussai, ou plutôt le lançai si violemment sur son confrère, qu'ils culbutèrent tous les deux. On peut penser qu'ils furent vite sur leurs pieds. Ils étaient furieux et se jetèrent sur moi. Mais un coup de poing appliqué entre les deux yeux en envoya rouler un par terre, et

je pris l'autre à la gorge comme pour l'étrangler. Béchard vint à son secours, et du moment qu'il m'eut parlé, je redevins tranquille. L'empire que Béchard avait sur moi surprenait toujours les autres prisonniers. C'était le seul homme de la prison qui pût me pacifier. Tous les autres avaient beau faire, je n'en devenais, comme de raison, que plus intraitable ; mais au premier mot de Béchard, je m'adoucissais de suite.

Béchard fit honte aux gardiens de s'emporter ainsi contre un pauvre fou et ils s'en allèrent assez mécontents de moi.

Quelques jours après, un des gardiens dit à Béchard qu'il était sérieusement question de me renvoyer parce que l'on me trouvait dangereux. Le geôlier insistait beaucoup parce qu'il craignait tous les jours, disait-il, de trouver quelqu'un de mort avec ce maudit fou-là, qui était fort comme deux chevaux et non comme un homme.

Béchard me fit part de cette nouvelle. Cela, comme de raison, me fit faire un branlebas général, et dans l'après-midi, je recommençai la manœuvre des quartiers de bois sous les pattes du poêle. Mais on avertit les

gardiens à temps et ils restèrent près du poêle jusqu'à ce que l'idée de le plomber leur parût sortie de ma tête.

Cette fois, le geôlier était furieux et monta avec des cordes, en me disant qu'il allait me faire attacher. Au lieu de me fâcher, je pris ses cordes, les enroulai autour de mes poignets et les lui tendis comme pour faire faire le nœud. Cela le désarma, et il déroula lui-même les cordes en disant : " Il faut absolument que ce pauvre homme-là sorte d'ici."

Le lendemain, messieurs Delisle et Leclère vinrent à la prison et m'examinèrent. Ils repartirent plus convaincus que jamais que j'étais totalement privé de raison et qu'il n'y avait rien à espérer de moi.

Deux jours plus tard, un samedi, je vis venir à moi un prêtre, conduit par un des gardiens.

—Tenez, monsieur, lui dit-il, voilà le fou, le plus fou que vous ayez jamais vu, j'en suis sûr. Ne le choquez pas, parce que, fou comme il est, votre habit ne l'arrêtera pas beaucoup. Je lui ai déjà passé par les pattes, et il n'est pas commode.

Cette visite me parut suspecte. Je crus

qu'on me tendait un piège et qu'on ne m'envoyait un prêtre que pour voir comment je me conduirais avec lui. Il m'adressa quelques mots amicalement et je conversai avec lui quelque temps en ayant soin de glisser çà et là, dans la conversation, quelque grosse niaiserie qui pût le dérouter. Puis je pris une chaise pour m'asseoir, le pris sans façon sur mes genoux et le fit sauter comme j'aurais fait d'un enfant. Je lui parlai ensuite pendant longtemps, et ne lui dis que des folies si ébouriffantes qu'il repartit convaincu, lui aussi, que ma pauvre tête était complètement et à jamais détraquée.

M. Leclère et M. Delisle s'étaient néan moins si activement employés auprès du gouverneur, qu'ils en avaient obtenu l'ordre de me relâcher. Ils vinrent m'apprendre que je pouvais m'en aller. Je me dis en moi-même: "Si je pars de suite, ils vont soupçonner quelque chose; faisons attention un peu."

Je leur dis donc que je n'entendais pas sortir du tout, parce que la reine serait mécontente si je laissais ainsi son service sans qu'elle fût prévenue.

Ces messieurs m'affirmèrent que je pouvais m'en aller en sûreté et qu'ils répondaient de tout.

Je refusai net.

Alors, on me fit descendre et on essaya de me pousser dehors. Il pouvait être alors neuf heures du matin. On mit trois, quatre et cinq hommes, mais tout fut inutile et je résistais en désespéré. Je m'accrochais à tout, et une fois ma main sur quelque chose, on ne pouvait me faire bouger d'une ligne. On fit venir plusieurs soldats du corps de garde, mais sans plus de succès: je leur glissais dans les doigts en quelque sorte. Après plusieurs tentatives inutiles, on décida de détourner mon attention pendant une heure ou deux. Je laissai faire, me promenai dans l'intérieur de la prison, et au bout d'un certain temps on me ramena près de la porte en me demandant d'aller faire une promenade dehors. Je refusai encore, en disant que je ne voulais pas abandonner le service de la reine. Tout à coup cinq hommes me saisirent et me poussèrent jusque dans l'encadrement de la porte. Mais arrivé là, je mis mes deux mains sur les montants et les repoussai vigoureusement à l'intérieur.

— Quel diable d'homme ! dit le geôlier.

On essaya encore, mais je fis mine de devenir furieux et cela fit suspendre les tentatives.

Les sages commençaient à être plus en peine que le fou.

Il était déjà tard dans l'après-midi que j'étais encore en prison. On imagina plusieurs moyens de me surprendre, mais je les déjouai tous. A la fin, vers quatre heures de l'après-midi, quelqu'un s'avisa de me montrer une bouteille d'eau-de-vie, en me promettant un coup si je voulais sortir. Je sortis immédiatement, et j'eus un coup. Mais j'étais encore dans la cour, et quand on voulut me conduire du côté de la porte, je résistai. Alors quelqu'un se mit en dehors de la porte de la cour et me montra la bouteille. Je cessai encore de résister et sortis de la cour. On referma la porte immédiatement. Je m'élançai dessus, mais on me dit par le guichet : "Ah ! tu peux t'en aller, on en a eu assez de toi."

Je me trouvai donc dans la rue Sainte-Marie, libre et ayant mon pardon dans ma poche. M. Delisle l'y avait attaché, le matin,



avec une épingle. Il me semblait que le cœur allait m'éclater de plaisir. Néanmoins, on me regardait par le guichet, et il ne fallait pas me trahir. Quoiqu'on fût encore en mars, j'ôtai mes bottes et, nu-pieds, pris la direction de la ville, portant mes bottes et mon paquet sur mon dos. On peut penser si l'action d'ôter mes bottes pour marcher sur la neige, fit l'effet d'un de mes plus grands actes de folie.

J'allai droit à l'ancien marché de la place Jacques-Cartier, et m'établis à l'hôtel Giraldi.

Je contrefaisais le fou comme en prison. Je demandai de la boisson et me mis à traiter tout le monde. Quand au bout de quelques heures, j'en eus eu au montant d'environ dix chelins sans payer, on me dit que si je voulais en avoir davantage, je devais payer ce que j'avais déjà eu. Je ne répondis rien, mais je pris un cigare sur le comptoir et prenant dans ma poche un billet de $10, je le pliai, le présentai au gaz et allumai mon cigare avec. Puis, jetant négligemment le billet sur le comptoir, je sortis dans la cour, mais me tins près d'une fenêtre afin de voir ce qui se passerait.

Le commis, voyant un papier qui avait la couleur d'un billet de banque, le déplia et vit un billet de dix piastres. Il n'était presque pas brûlé. Il le montra à plusieurs personnes, contant l'affaire et s'informant qui j'étais. Personne ne me connaissait, ni ne savait encore d'où je venais. Seulement on s'apercevait que j'étais fou, et le fait d'allumer mon cigare avec un dix piastres le démontrait suffisamment.

Sur ces entrefaites, je rentrai (il pouvait être alors onze heures du soir); et voyant beaucoup de monde dans l'hôtel, j'ordonnai un souper pour trente personnes.

Cet ordre surprit un peu, mais je le répétai d'un air qui fit *rentrer* les observations. On servit donc une table de trente couverts et j'invitai indistinctement tout le monde. Beaucoup de personnes trouvaient que je parlais très sensément, et ne pouvaient s'expliquer comment j'étais en même temps si fou dans mes actes et si raisonnable dans mes paroles. Nous causâmes gaiement en soupant, puis tout le monde alla se coucher. J'en fis autant après avoir payé la dépense. Le lendemain matin, vers dix heures, après un copieux déjeuner,

je partis pour Laprairie, où je dînai. Je repris ensuite, à pied, par la ligne du chemin de fer, la route de St-Jean. Mais à peine avais-je fait quatre ou cinq milles, je rencontrai à la tête d'un piquet de volontaires, le capitaine Richard McGinnis, qui me connaissait et qui crut assez naturellement que j'étais un déserteur de la prison commune. Il me fit donc rebrousser chemin et me ramena à Laprairie. Je me donnai bien garde de paraître guéri de ma folie. Après un certain temps, je fis un mouvement qui indiqua que je portais un papier dans la poche de mon gilet. On s'en empara avec empressement, mais ce papier se trouva être le pardon du gouverneur que M. Delisle avait eu soin d'attacher avec une épingle à mon gilet.

Force fut donc au capitaine McGinnis de me relâcher, et je repris le chemin de la maison de mon père. Il était minuit quand j'y arrivai enfin.

On peut croire que j'y frappai avec empressement. J'entendis presque aussitôt la voix de mon père demander :

— Qui est là ?

— C'est moi.

—Qui, vous?

—Félix!

—Félix! Il est en prison!

—C'est moi, père, je suis sorti hier!

La porte s'ouvrit enfin, mais mon père l'ouvrait pour voir à qui il parlait et non pour ouvrir à son fils.

Je me précipitai sur lui et l'étreignis dans mes bras, en disant:

—Je vous avais bien dit que je reviendrais!

—Comment! c'est toi! Mais comment cela se fait-il? On est venu me dire que tu étais condamné à mort!

—Ah bien! ils n'ont pas pu seulement me faire mon procès!

—Allons! puisque c'est bien toi, je vais commencer par appeler tout le monde; et mon père dit, en élevant la voix: "Allons, vous autres, c'est Félix qui nous arrive, venez le voir." En un clin d'œil tout le monde fut sur pied et la famille n'en pouvait croire ses yeux. Les questions pleuvaient.—Comment est-tu sorti?—Depuis quand?—Pourquoi arrives-tu si tard?—As-tu faim?

—Ah! pour cela oui; c'est justement là mon mal!

— Allons, dit mon père, on va d'abord commencer par le petit coup, et puis les femmes vont mettre le couvert.

— Ah ! vous aviez su que j'allais être pendu ? dis-je à mon père.

— Oui, pas plus tard que dimanche dernier ; et je me suis bien reproché de t'avoir écouté.

— Vous ne pensiez donc plus à mon moyen ?

— Bah ! je me suis toujours dit que c'était une folie qui était passée dans ta tête, ou que tu m'avais dit cela pour m'empêcher de regretter autant de t'avoir laissé aller te livrer. Eh bien ! tu peux le dire maintenant, de quel moyen parlais-tu ?

— Mon père, pas plus de dix jours après être entré en prison, j'ai fait le fou ; j'ai fait semblant de tomber du haut mal ; je tombais deux fois par jour, et j'ai si bien fait le fou que tout le monde s'y est trompé, et que j'ai fini par avoir mon pardon, le voici ; et je lui tendis le papier.

— Quoi ! c'est comme fou qu'ils t'ont relâché ?

— Pour cette seule raison. J'étais plus fou qu'un fou !

—Mais est-il possible que tu aies fait le fou pendant si longtemps sans te faire découvrir?

—Comme vous voyez. Si je n'avais pas fait le fou, il y a longtemps que j'aurais été pendu! J'étais un des plus compromis!

—Eh bien! remercions-en le bon Dieu, dit mon père, et se mettant à genoux, toute la famille l'imita et nous récitâmes tous une prière d'action de grâces.

Je me mis alors à table et il me fallut réciter de fil en aiguille toutes mes folies de la prison. Tous les cœurs se trouvaient disposés à la gaieté, comme on peut le croire, et je les fis rire aux larmes par le récit circonstancié de mes actes de folie. La sauce donnée au vieux docteur Arnoldi, l'ingénieux moyen que je prenais pour rétablir la perpendicularité du poêle, mes ventes à l'encan, mes refus de partir, ma résistance obstinée, mon empressement à suivre un homme qui me montrait une bouteille pour me décider, tout cela fut dit et redit plusieurs fois et on ne se lassait pas de m'entendre répéter dix fois la même chose. On me regardait vraiment comme un *échappé de la potence*, car

les faiseurs de nouvelles avaient répandu celle de ma prochaine exécution.

Il va sans dire que la conversation se prolongea fort avant dans la nuit, et l'Est s'illuminait déjà faiblement quand nous mîmes fin au babil.

La nouvelle de mon retour et de sa vraie cause se répandit en quelques heures dans la paroisse et les environs. J'avais beaucoup d'amis. Pendant plusieurs jours, la maison ne désemplit pas de curieux qui voulaient apprendre de ma propre bouche les détails de ma folie, et il me fallut répéter à satiété, au moins pour moi, tout ce que j'avais fait, dit et pensé pendant mon emprisonnement.

Je repris peu à peu mon genre de vie habituel, guéri d'idées révolutionnaires et ne me sentant plus la moindre disposition à recommencer.

Je m'étais convaincu qu'en politique comme ailleurs, les moyens légaux, quoique plus longs, sont les plus sûrs et qu'à moins de cas tout à fait exceptionnels, le proverbe " plus fait douceur que violence, " reste toujours vrai.

Environ un mois après ma sortie de prison

je retournai à Montréal pour quelques affaires. J'y rencontrai M. Delisle dans la rue. Il me reconnut de suite et vint à moi. Je ne me sentis pas trop à mon aise, car je ne pouvais plus arguer de folie, et ma ruse était alors connue de tout le monde. Il me dit seulement quelques mots, et me pria de passer chez lui entre cinq et six heures du soir.

Il n'y avait certes rien dans son ton qui indiquât la moindre intention hostile, mais cette demande me causa comme un éblouissement. Pourquoi cette invitation de passer chez lui ? Que pouvait-il me vouloir ? M. Delisle était précisément l'homme qui pouvait avoir été chargé de me faire subir un examen pour constater mon état mental et voir si ce n'était pas une ruse qui m'avait valu ma décharge ! M'avait-on desservi auprès de lui ou des autorités ? Voulait-on prendre une revanche de ce que l'on avait été complètement trompé par moi ? Fou, on devait naturellement me relâcher ; mais une fois le fait acquis que ma folie n'avait été qu'une ruse, ne pouvait-on pas revenir sur le passé et me remettre en jugement ? On n'avait pu faire le procès d'un fou, mais ma raison ne

m'ayant jamais quitté, aucune de mes fautes ne se trouvait effacée, et le faux prétexte sous lequel j'étais sorti de prison ne faisait, au fond, que les aggraver.

La vérité était que je m'étais moqué des autorités, et que, disposées comme elles l'étaient, elles pouvaient peut-être songer à faire un exemple. On m'avait donné mon pardon par pitié, mais si l'on avait su la vérité, j'aurais eu tout autre chose. A présent, la vérité était connue ; nous nous étions un peu moqués à St-Jean des officiels que j'avais si bien dupés ; il me paraissait donc très possible que toute l'affaire finît par se résumer dans le proverbe "rira bien qui rira le dernier," et cela ne m'accommodait guères !

Si c'était pour me renvoyer en prison que l'on me demandait, il n'y avait plus de ruse possible, et il était bien clair que je ne m'en tirerais pas cette fois ! Je regrettais de ne pas avoir fait le fou pendant deux ou trois mois de plus ! Je me reprochais de m'être tant pressé de livrer au public le secret et le résultat de ma ruse. Je me trouvais compromis sans possibilité de me défendre.

D'un autre côté, quelque chose me disait

que puisqu'on m'avait déjà montré de la pitié, on m'en montrerait peut-être encore. Pour sauver sa tête, une ruse qui n'a rien d'immoral n'est pas un crime. Le tour avait été bien joué, après tout, et il était de bonne guerre. J'avais trompé même l'œil exercé d'un médecin. On ne pouvait raisonnablement pas se venger d'avoir été pris pour dupe. Il me semblait que ce serait là une action honteuse ! Me remettre sous le verroux, après m'avoir donné mon pardon, ne serait plus une punition, mais une odieuse barbarie !

Ainsi assiégé de craintes, et voyant un peu sombre dans l'avenir, je me rendis, vers cinq heures et demie du soir, chez M. Delisle. J'étais fort mal à mon aise et je me sentais comme étranglé.

M. Delisle était à table avec quinze ou dixhuit de ses amis. On me fit entrer de suite dans la salle à dîner. M. Delisle vint me donner la main cordialement et me fit asseoir à table.

J'étais confondu, et de voir tout ce monde, et de l'éclat des lumières, et d'un luxe de table inaccoutumé pour moi, et surtout de me trouver avec des figures que mes souve-

uirs de prison me faisaient entrevoir comme ne signifiant rien de bon pour moi. On me versa un verre de vin, quelques minutes après un second, tout en parlant de choses indifférentes.

" Tiens," me dis-je en moi-même, " ils veulent me griser pour me faire parler ! Prenons garde ! " La conversation générale continuait, et l'un de mes voisins me demanda de prendre un verre de vin avec lui. Il m'emplit mon verre, mais, après l'avoir salué, je le touchai seulement des lèvres, puis je regardai ce monsieur pour lui faire comprendre que j'étais sur mes gardes et ne me laisserais pas griser.

Un quart d'heure après que j'eus pris ma place à table, M. Delisle, s'adressant à moi, me dit en souriant :

—Eh bien, Poutré, vous avez montré bien de l'esprit, *pour un fou*, il faut maintenant nous conter cela. J'ai réuni ces messieurs exprès pour entendre ces détails de votre propre bouche.

Je croyais toujours à une feinte, et j'étais non seulement embarrassé, mais j'en avais l'air. M. Delisle s'en aperçut, et ajouta ;

—Ah ça, ne craignez rien! Je ne vous ai pas demandé de venir chez moi pour vous examiner, mais considérez-vous ici comme un de mes amis. Ce qui se dit à ma table ne va pas plus loin. Vous avez joué un tour admirable, il n'y a qu'une voix là-dessus, et nous ne vous en gardons pas rancune. Vous avez votre pardon, c'est une chose finie, ainsi ne craignez rien, et contez-nous toute votre affaire, sans plus de crainte que si vous étiez chez votre père, avec votre famille et vos amis. Tout ce que vous direz ici est sacré.

Ces bonnes paroles firent disparaître mon *étranglement* en un clin d'œil, et je répondis :

—Ah bien! si c'est comme ça, je ne demande pas mieux que de parler. Franchement, je n'étais pas à mon aise. A présent, ça ne me coûte plus.

Et je racontai de fil en aiguille toutes mes folies de prison, et toutes mes combinaisons pour donner le change sur mon état.

Je les amusai pendant trois bonnes heures et je n'eus plus peur de prendre du vin, qui certes se laissait avaler, car je n'en avais *pas souvent* bu comme celui-là!

La soirée se passa très gaiement, et une fois

débarrassé de mon inquiétude, je pris ma grande part du plaisir général.

Il était près de minuit quand nous sortîmes.

Le lendemain, je retournai chez mon père, auquel je racontai l'invitation ainsi que mes inquiétudes et mon plaisir de la soirée. Cela nous fournit encore matière à conversation pendant quelques jours, puis je repris mon genre de vie d'autrefois et me remis à la culture, mais sans cesser de suivre activement la politique.

FIN